



**La Terre et la vie, tome 1,  
fasc. 9, octobre 1931.**

Source : Paris - Muséum national d'histoire naturelle/Direction des bibliothèques et de la documentation.

Les textes numérisés et accessibles via le portail documentaire sont des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public ou pour lesquelles une autorisation spéciale a été délivrée. Ces dernières proviennent des collections conservées par la Direction des bibliothèques et de la documentation du Muséum. Ces contenus sont destinés à un usage non commercial dans le respect de la législation en vigueur et notamment dans le respect de la mention de source.

Les documents numérisés par le Muséum sont sa propriété au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

Les reproductions de documents protégés par un droit d'auteur ne peuvent être réutilisées, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

Pour toute autre question relative à la réutilisation des documents numérisés par le MNHN, l'utilisateur est invité à s'informer auprès de la Direction des bibliothèques et de la documentation : [patrimoinedbd@mnhn.fr](mailto:patrimoinedbd@mnhn.fr)

# LA TERRE ET LA VIE

---

## REVUE D'HISTOIRE NATURELLE

FONDÉE PAR LA

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE

ET PUBLIÉE EN COLLABORATION AVEC LA

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES

---

### SOMMAIRE



D <sup>r</sup> LUTZ HECK . . . . .	Capture de grands singes Cynocéphales en Abyssinie. .	515
D <sup>r</sup> CH. ARNAULT . . . . .	Les Traquets du Sud-Algérien . . . . .	526
J. GATTEFOSSÉ . . . . .	Les Euphorbes cactoïdes du Maroc . . . . .	539
AUGUSTIN BERNARD . . . . .	L'HABITATION INDIGÈNE DANS LES POSSESSIONS FRAN- ÇAISES. — L'Afrique du Nord . . . . .	544
VARIÉTÉS. — Animaux de parc. — L'homme fossile d'Asselar. — Le pavillon de la faune indochinoise à l'Exposition coloniale . . . . .		566
NOUVELLES ET INFORMATIONS. . . . .		574
PARMI LES LIVRES. . . . .		576

*La photographie reproduite sur la couverture représente un groupe de femmes devant une tente (Algérie). — Photo Off. Gov. Gén. Algérie. (Voir l'article p. 544.)*

---

### RÉDACTION

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ACCLIMATATION DE FRANCE

198, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VII<sup>e</sup>) - Tél. Littré 04-76

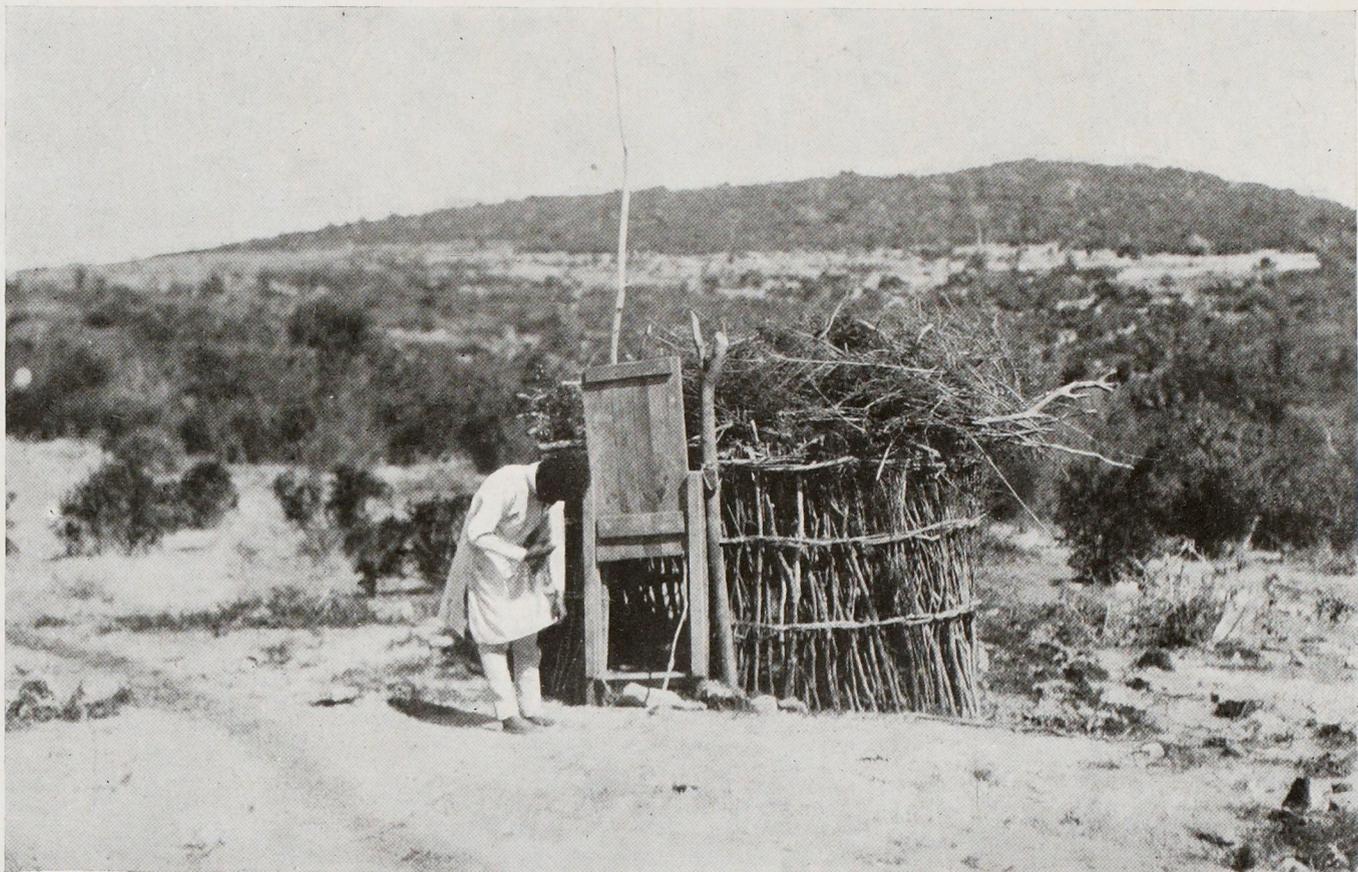
ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — PUBLICITÉ

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES

184, Boulevard Saint-Germain, PARIS (VI<sup>e</sup>)

Tél. : Littré 75-82. — Adr. télégr. : Segemaco-Paris 110. — Ch. postaux : Paris 31-39.  
Abonnements : France et Colonies : 75 fr. - Étranger : 90 fr. ou 105 fr. suivant les pays.

*Copyright by Société d'Éditions Géographiques, Maritimes et Coloniales, Paris, 1931.*



UN PIÈGE POUR LA CAPTURE DES HAMADRYAS : PAPIO (HAMADRYAS) HAMADRYAS (LINNÉ).  
*Voir ci-contre l'article de M. L. Heck.*

*Cl. L. Heck.*

# LA TERRE ET LA VIE

REVUE D'HISTOIRE NATURELLE

Nouvelle Série. — N° 9

Octobre 1931

## CAPTURE DE GRANDS SINGES CYNOCÉPHALES EN ABYSSINIE

par le Dr LUTZ HECK

Directeur du Jardin Zoologique de Berlin.

DANS les vastes steppes, en partie montagneuses, du pays des Somalis, nous avons trouvé, par endroits, de nombreuses hordes de Papions mantelés : *Papio (Hamadryas) hamadryas* (Linné). Déjà, au cours de notre voyage en chemin de fer, de la côte française des Somalis en direction d'Addis-Ababa, nous en avons vu, à environ cent mètres de la voie ferrée, de fortes troupes. Les hordes isolées ont un nombre variable d'individus, de vingt à trente, parfois même jusqu'à cent. Ce sont surtout des femelles avec des petits, lesquelles sont conduites et protégées par quelques mâles particulièrement gros et forts. Une jolie toison gris-argenté recouvrant, jusqu'au bas des épaules, la partie supérieure du corps, distingue le mâle, dont les fortes canines, semblables à celles des carnassiers, constituent une arme imposante.

Le léopard est le principal ennemi de ces singes. Il s'attaque généralement à des femelles et à des jeunes. Les mâles, sur un appel d'attaque, espèce de bref aboiement, doivent se masser devant l'assaillant. L'apparition du mâle furieux, ouvrant sa gueule armée de dents formidables, fait une forte impression.

Les femmes indigènes du pays des Somalis ont une grande frayeur de la horde des grands singes et les hommes eux-mêmes évitent de se trouver sur leur route.

Ces bandes parcourent, tout le long du jour, de vastes régions à la recherche de leur subsistance. Leur nourriture préférée consiste en céréales diverses : maïs, doura, froment et autres.

Bien qu'essentiellement terrestres et rupicoles, les Papions grimpent aussi sur les acacias à parasol pour y

manger les feuilles tendres et les bourgeons. Pendant leurs pérégrinations journalières, ils retournent d'innombrables pierres sous lesquelles ils ramassent des larves d'insectes. Ils sont très friands d'œufs d'oiseaux et recherchent avec non moins d'avidité les petits oiseaux comme les petits mammifères.

Ils sont, dans les terrains de culture, des hôtes redoutés des indigènes ; de fait, on peut imaginer sans peine combien les dégâts commis sont importants lorsqu'une horde de plusieurs centaines d'individus s'abat sur un champ.

Aussi les naturels cherchent-ils à se débarrasser de ces animaux en les soumettant à l'action permanente de leurs postes de vigie, mais ils n'arrivent guère à éviter leurs déprédations ; ils sont, pour la plupart, dépourvus d'armes à feu et, du reste, les munitions leur reviennent trop cher.

Notre intention de capturer des spécimens de ces singes fut accueillie avec joie par les indigènes qui y voyaient l'intérêt de leur propre sécurité et la sauvegarde de leurs biens. Ils s'appliquèrent donc à nous secourir par tous les moyens.

Près de la ville de Dirré-Daoua, après une marche de quatre heures à dos de mules, nous dressâmes notre campement sur le bord d'un haut plateau cultivé, près d'un petit trou d'eau profond. Nous avions, la nuit, une température de quelques degrés seulement au-dessus de zéro et nous souffrions du froid. Non loin de notre emplacement se dressait une muraille rocheuse se projetant en une pente raide vers un gouffre profond. Sous nos regards, se déroulaient de longs méandres de vallons tout ruisselets, serrés entre des montagnes qui s'aplanissaient graduellement jusqu'à se

confondre, dans le lointain, avec la vaste steppe des Somalis. Au flanc des rochers, dans les *amba* aux parois escarpées, des centaines de singes trouvaient à s'abriter avec sécurité pour la nuit.

En présence de cet admirable paysage, le soir, assis sur un ressaut de roches, nous observions la rentrée des bêtes dans leur gîte. L'aboïement avertisseur des mâles, déjà, de loin, se faisait entendre. Ces cris étaient entrecoupés d'autres plus perçants et de grognements aigus que poussaient les femelles et les petits. En premier lieu, s'avançaient les bandes les moins nombreuses (cinquante individus) sous la conduite de six à sept grands mâles dont battait au vent la mantille de longs poils gris-argenté. Ensuite, s'assemblaient des groupes de plus en plus importants. Jusqu'à la tombée de la nuit, deux mille singes environ animaient la paroi rocheuse qui nous environnait. C'étaient des querelles ininterrompues et d'incessantes et inutiles poursuites. Dans les fissures des rochers et sur les arbres bas, ils grimpaient dans tous les sens. Notre présence ne leur causait aucun trouble. Quelques mâles s'avançaient tout près du rebord des rochers du haut desquels nous observions. A la distance menaçante, ils ouvraient la gueule comme s'ils bâillaient et montraient, furieux, leurs canines.

Sur quelques saillies de roc s'agitaient des guenons avec des petits dont les uns se tenaient à cheval sur le dos, les autres pendaient accrochés au ventre de leur mère. Quelques mâles se dressaient immobiles comme des sentinelles et profilaient leurs silhouettes sombres dans la lueur du soir.

Ce beau tableau de la vie des bêtes en Afrique ne nous donna qu'une

courte joie. Après le crépuscule sans durée des tropiques, la nuit survint brusquement et le silence se fit aussitôt chez les singes. Ils disparurent et s'endormirent dans les creux et les niches des rochers. Dans le lointain, les hyènes se mirent à hurler et le gémissement des chacals retentit à son tour.

C'est à ce même asile de nuit que, le jour suivant, nous nous mîmes à construire des pièges à singe : de petites huttes façonnées avec d'épais rondins solidement enfoncés dans le sol et au moyen de rameaux flexibles bien reliés ensemble en une solide paroi. Un piège de cette sorte avait environ trois mètres de diamètre sur deux mètres de haut.

A l'entrée, fut ajustée une porte en planches tenue élevée au moyen d'un pieu renversable. D'une cachette située à trente mètres, ce pieu, fixé à une laisse, pouvait être arraché. Ainsi, la porte qui n'est plus soutenue tombe, brusquement, et ferme le piège. Le cordon servant à déclencher la porte devait être soigneusement dissimulé sous de la terre et de l'herbe.

De bonne heure, au matin, le jour

suivant, nous semions depuis la piste des singes jusqu'à la cabane servant de piège, une grande quantité de



Capture des *Papio hamadryas*. — Le piège est construit. L'indigène soutient la porte mobile par un pieu auquel est attaché une corde. Une traction et le pieu tombera, libérant la porte qui fermera le piège.

graines de maïs. Tout frissonnants, assis et bien dissimulés derrière un petit abri de branchages, nous nous tenions à l'affût. A côté de moi, était

étendu un noir tenant la longue corde et déjà prêt à la tirer. Bientôt le soleil se leva. Peu après, la chaleur était déjà devenue insupportable. Depuis la tiédeur brumeuse du matin jusqu'à l'ardeur brûlante de midi, cinq heures et demie durant, nous attendîmes vainement. Cette attente fut pour nous un pénible tourment, car nous étions environnés d'innombrables moucheron qui cherchaient à nous pénétrer dans la bouche et dans le nez.

Ce premier jour, notre essai de capture resta sans résultat. Ce ne fut que le lendemain soir que le moment si vivement désiré survint. L'indigène qui était resté assis en faction près du piège accourut très excité et fit connaître, en imitant les singes en train de manger, par un jeu de physiologie des plus animés, qu'une bande se tenait sur le sentier, parsemé de grains de maïs, conduisant au piège.

« Los! los! » cria-t-il — le seul mot allemand qu'il avait acquis de moi. Vite, nous nous précipitâmes dans notre cachette de branchages et, bientôt, nous vîmes les singes assis, en train de manger, à peine à vingt mètres de nous. Les plus effrontés, pour la plupart des jeunes et des femelles, suivaient comme au cordeau le chemin semé de graines, se remplissant la bouche de cette nourriture, alternativement, de l'une et l'autre main.

Dès lors, ils se hasardèrent à pénétrer dans la hutte. Cependant à plusieurs reprises, effrayés par on ne sait quoi, ils ressortaient aussitôt. Les graines de maïs dispersées les attireraient à nouveau. Ils devinrent peu à peu plus confiants, se tinrent par moment tranquilles dans la hutte, se garnissant les bajoues avec de vifs mouvements de bras. Également un mâle de grande taille avec un magni-

fique manteau à longs poils s'approcha de plus en plus. Pendant un bon moment, il se tint tout près de la porte, occupé à ramasser le maïs. Enfin, il se rendit au tas de grains placé dans le piège ; un mouvement imprimé à la corde, la porte tombe et le piège est fermé. Pris d'épouvante, poussant des cris rauques et perçants, tous les autres singes se sauvèrent dans le taillis.

Ce fut alors aux naturels à bondir sur la hutte-piège. Bien vite, on apporta une caisse pour y faire entrer le grand et beau mâle désormais captif.

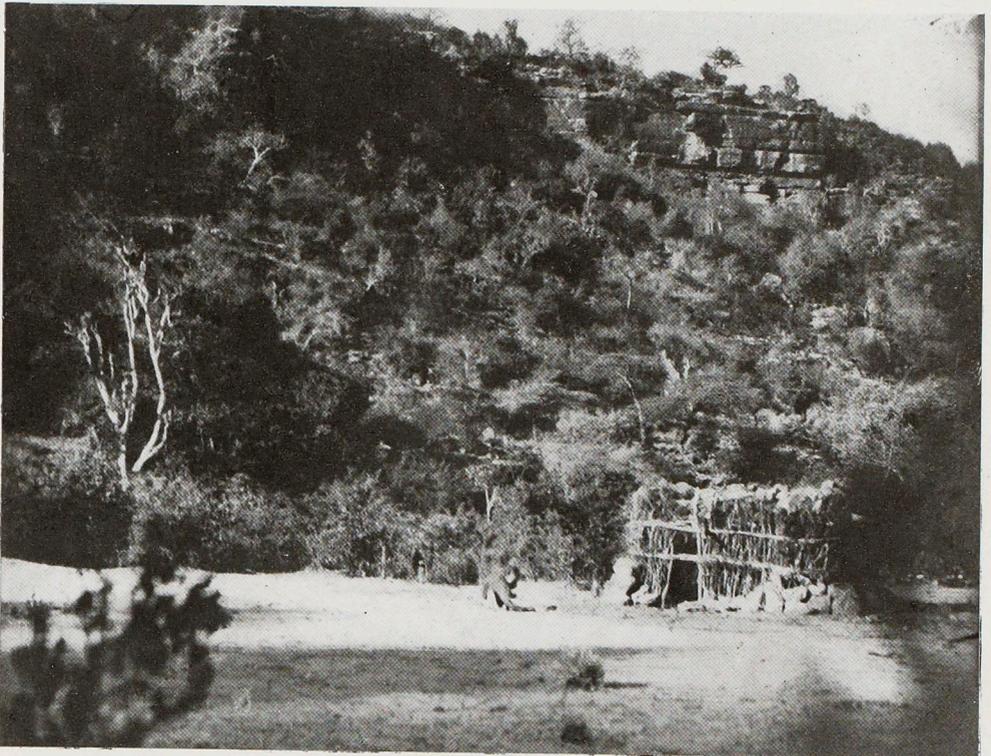
Le singe, capturé, s'assit avec une complète indifférence dans la caisse et s'habitua avec une surprenante rapidité à son sort. Il ne tarda pas à accepter de la nourriture et atteignit plus tard, en bonne santé, Berlin.

Ainsi, par des indigènes engagés comme trappeurs et au moyen de ce même piège, un grand nombre de singes, grâce à une grande patience, furent capturés en l'espace de six semaines. La plupart purent, sans difficulté, être extraits de la caisse servant au transport. On prétend que, maintes fois, des mâles d'espèces méchantes, qui ne se laissaient pas intimider, ont dû être maintenus à terre avec des pieux fourchus et ligotés ensuite. D'autres fois, saisis avec une fourche de bois entortillée dans les longs poils de leur mantelet, ils étaient solidement immobilisés et tirés commodément dans la caisse, où, les poils étant désentortillés, ils devenaient libres. Mais de semblables méthodes n'ont jamais été pratiquées par nos trappeurs, car l'entrée de l'animal dans la caisse s'est toujours bien effectuée.

Nos bêtes, peu de temps après la capture, après avoir jeté un instant un regard de frayeur autour d'elles

et avoir surmonté un moment d'effroi, acceptaient de la nourriture, premier signe d'un retour au goût de vivre. Presque sans perte, tous les papions mantelés parvinrent bien portants à Berlin ; on plaçait toujours dans une grande caisse, soit deux à trois mâles, soit cinq femelles, ensemble. Les individus de ces petits groupes s'habituèrent ainsi les uns aux autres en

à l'aise jusqu'au moment de leur départ pour l'Europe. A la sortie des caisses survenait inmanquablement une lutte sauvage entre les mâles pour la possession des femelles et la domination de toute la horde. Tout singe mâle en pleine force captait une femelle et la défendait contre tous les rivaux. A chacune de ces batailles, d'un très sauvage aspect,



Cl. L. Heck.

Capture des *Papio hamadryas*. — Un grand mâle, mangeant les graines placées comme appât, s'approche du piège.

cours de route et cette sympathie persistait lors de leur entrée au Jardin Zoologique.

C'est à dos de dromadaire que nous expédiions notre butin à Dirré-Daoua, où était établi un camp de rassemblement. Nous avions là une spacieuse cage de dix-huit mètres de long, solidement charpentée et grillagée, dans laquelle les singes pouvaient s'ébattre

nous nous attendions à de graves morsures. Mais l'épais mantelet à longs poils était suffisant pour les éviter presque complètement. On n'avait à noter que quelques légères blessures de la figure, des mains et de la partie postérieure, d'un rouge éclatant. Un vieux mâle très vigoureux avait conquis trois femelles et devait constamment, dans cette même cage, les

défendre contre les trente jeunes gaillards qui y cohabitaient. En quelques jours, tout rentra dans l'ordre, et l'ordre s'était établi suivant les résultats de la bataille. Contre le vieux — nous l'avions nommé roi — aucun autre mâle ne se risquait plus. Il était le dominateur de la nombreuse troupe. Tous les autres mâles consentaient, comme avec déférence, à lui céder le pas. Seuls, quelques mâles de même force, mais bien au-dessous du maître, continuaient à se battre assez souvent.

C'est ainsi que j'eus bientôt à peu près soixante-dix Papions mantelés au campement de Dirré-Daoua, prêts à être embarqués.

Il nous restait cependant une autre tâche sérieuse à remplir : il s'agissait d'amener à Berlin toute une colonie de Géladas : *Theropithecus gelada* (Rüppel), singes à poitrine nue ou rouge sang, pour les faire voir pour la première fois dans l'unité de leur troupe.

De la capitale, Addis-Ababa, nous ne pûmes gagner l'habitat de ces singes qu'au moyen d'une caravane de petites mules ; les pentes rapides du haut plateau montaient à 2.500 mètres. On ne pouvait employer des dromadaires pour ce trajet à cause de l'escarpement de la montée. Il n'y avait dans mon groupement que trois boys, comme domestiques : deux boys pour le service de la trésorerie et un interprète parlant l'abyssin et le français. Pendant toute une heure, nous voyageâmes avec nos montures sur un chemin effrayant ; nous atteignîmes ensuite la limite douanière où il fallut acquitter une redevance par tête de mule. Dans le district de la ville nous vîmes encore beaucoup d'eucalyptus qui avaient été importés d'Australie, mais, plus loin, toute végétation arborescente avait cessé. De-

vant nous s'étalait une vaste plaine cultivée, avec de légers coteaux. Dans le fond s'élevaient de hautes montagnes. Ce cheminement sur nos montures fut long et monotone. Pendant des heures, nous ne pûmes observer un seul animal en liberté. Seulement, au-dessus de nous et souvent très haut, le vol plané de différents genres de vautours. Des troupeaux de zébus, de chevaux, de chèvres rouges et de moutons à grosse queue paissaient partout.

Après avoir dressé un campement près de la petite rivière d'Afu, j'envoyai les boys à la recherche de matériaux pour allumer un feu. Ils apportèrent, tout bois ayant disparu, de la paille et de la bouse de vache desséchée. Bientôt le feu brûlait d'une flamme claire ; le crépuscule commençait.

Le jour suivant, nous avançons sur de vastes hauts plateaux, déroulement de champs juxtaposés, et la marche allait son train. Nous traversons beaucoup de villages, dont les cabanes sont couvertes de chaume. Nous nous heurtions à un vent froid et coupant, tandis que, au-dessus de nous, le soleil dardait ses rayons brûlants, si bien qu'on éprouvait simultanément — étrange impression — une chaleur désagréable et un froid vif. Plein de défiance, j'inspectai la région. Où pourraient donc se trouver ici les singes ? Hormis quelques vautours et corbeaux, pouvait-on espérer voir un animal sauvage en pleine liberté dans un paysage aussi champêtre ? Le deuxième jour, notre marche se prolongea six heures durant, lorsque nous atteignîmes brusquement, sans transition, le bord du haut-plateau ; plusieurs centaines de mètres de pentes rocheuses, presque verticales, dégringolaient, couvertes d'une épaisse végétation arbustive

de juniperus et d'acacias dans le fond. Cette région était le Germanan, un district de la province Bulga, en Abyssinie.

Près d'une source, dans le voisinage d'une petite chapelle chrétienne, nous dressâmes notre tente sous deux ge-

individus de grands Géladas que nous cherchions. Inquiétante et gigantesque fut l'impression produite sur nous par le seul vieux mâle de la bande sous son mantelet brun, dont les longs poils s'agitaient au vent. Nous nous



Un couple de *Papio hamadryas*, dont le mâle manifeste sa fureur...

Cl. L. Heck.

névriers géants et séculaires, vieux reste des forêts antiques.

J'avais à peine examiné les environs qu'à ma grande surprise je vis sortir d'une caverne profondément taillée dans le rocher, à environ cinquante mètres de moi, quatorze

regardions mutuellement d'un air stupéfait. Puis, toute la bande se sauva dans la vallée et fut plus tard tout au-dessus de nous, à peine perceptible, apparaissant comme un tout petit point sur les gros rochers.

Ayant faim, je rentrai au campe-

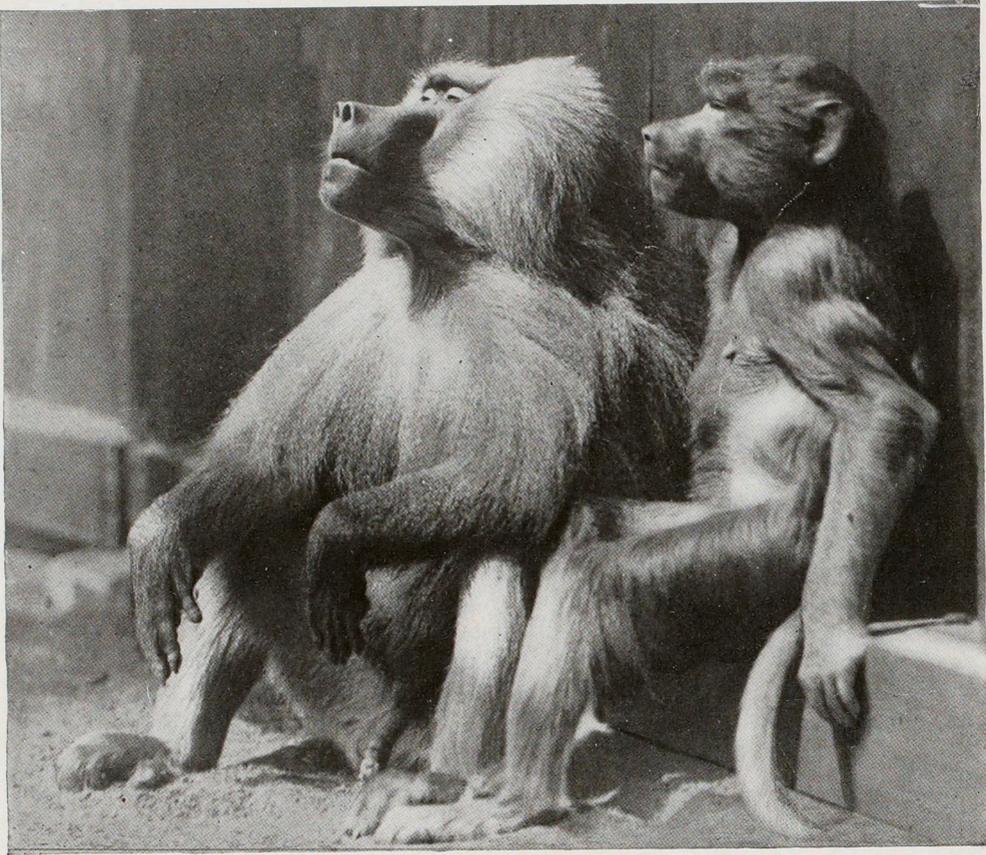
ment. Là s'étaient amassées toutes sortes d'oiseaux qui guettaient nos déchets. Au-dessus de nous planaient, en un jeu d'ailes supérieurement rapide, les milans parasites qui attrapaient au vol, à peu de mètres de la main, chaque morceau de viande crue jeté en l'air. Peu après, ces artistes du vol devinrent à ce point familiers qu'ils déroberent, à même l'assiette, une tranche de viande rôtie.

Mais, ce soir-là, il n'y eut pas de dîner ! Le cuisinier avait laissé brûler le ragoût d'antilope. Avant qu'il ne pût nous préparer un nouveau repas, je découvris, en braquant ma longue vue, loin vers l'horizon, en direction

de la gorge rocheuse, sur les champs de céréales, deux à trois cents Géladas.

Aussitôt, nous nous dirigeâmes slà-haut. Mais à notre approche les singes se mirent à fuir et disparurent dans le ravin. En les poursuivant, nous fîmes un détour en dégringolant sur la pente raide pour nous dissimuler. Un indigène fut chargé de rabattre la horde vers nous, dont elle passa à quelques mètres seulement.

Comme chez les Hamadryas, la masse principale était formée de femelles et de tout jeunes mâles. Plusieurs mères portaient des petits pendus à la mamelle ; les plus âgés étaient placés à cheval sur leur dos. En avant de la troupe, sur les côtés



*Cl. L. Heck.*

Mais voici la parfaite et contemplative entente du même couple.

et à la queue, étaient les plus grands des mâles, lesquels, de même que les femelles plus âgées, observaient les alentours. Aussitôt qu'ils remarquaient quelque chose d'insolite, ils se mettaient à pousser un cri d'avertissement, sorte d'abolement bref. Ces mâles adultes, qui atteignent un poids de soixante à quatre-vingts livres, observaient entre eux, dans l'intérieur du troupeau, une discipline qui semble empreinte de quelque distante considération ; mais les plus jeunes bataillaient et se mordaient les uns les autres.

Dans la cage, également dans cette espèce de grands singes, un mâle règne en maître incontesté sur tous les autres. Il éloigne des femelles,

à coups de dents, sans le moindre ménagement, les concurrents et leur fait de fortes blessures. Les canines de ces singes sont notablement plus longues que celles des Hamadryas et même du léopard, si bien qu'ils peuvent faire, dans les chairs, des plaies profondes. Maints jeunes mâles en rivalité, non encore pourvus de l'épaisse toison protectrice, peuvent être, par les morsures faites au bas des reins, blessés mortellement.

Il faut dire que ces combats à coups de crocs se produisaient rarement, mais lorsqu'ils avaient lieu, ils étaient beaucoup plus violents et plus dangereux chez ceux-ci que chez les papions mantelés.

Dans leur fureur et leur rage, ces singes à poitrine rouge sang retroussent leur lèvre supérieure jusque par-dessus le nez, de manière que leur forte denture apparaît d'une blancheur éclatante ; en même temps,



Cl. L. Heck.

La colère du *Theropithecus gelada*, mâle.

ils plissent le front vers le haut, de telle sorte que les paupières supérieures se vident de sang et prennent l'apparence de taches blanches. Ce geste souvent répété est d'une mimique impressionnante qui donne une forte émotion ; mais il est surprenant que justement ces mêmes singes aient une grande peur de l'homme.

En liberté, ces bêtes donnent une impression de majesté. Il est merveilleux de voir, assis sur un observatoire élevé, le mâle gigantesque en contemplation ; son profil caractéristique levé vers le ciel s'en détache dans la clarté et son joli mantelet brun fait flotter au vent ses longs poils. Leur principale nourriture est faite des céréales des champs que cultivent les inoffensifs indigènes. Les Géladas creusent aussi avec les ongles, durs et pointus, de leurs doigts, la terre et y cherchent des racines.



*Cl. L. Heck.*

Capture des Géladas. — Un indigène prépare la petite fosse et le lacet.

Leur nourriture est surtout végétarienne, mais ils mangent aussi, à l'occasion, de petits mammifères, des petits oiseaux, des insectes et des œufs.

Grâce au concours des indigènes, nous pûmes repérer les emplacements où les Géladas aimaient à se tenir et disposâmes tout pour une capture.

Et cela se fit d'une tout autre manière que pour les papions mantelés... Comme disent les Gallas, le Gélada doit être trop craintif pour se risquer à entrer dans un piège ayant l'aspect d'une cabane. Cela provient peut-être de ce qu'il est, moins que l'Hamadryas, habitant des cavernes. Celui-ci, en effet, s'enfonce chaque nuit dans les grottes des rochers.

Nous creusâmes de petites cavités dans lesquelles un singe peut juste trouver sa place. Tout autour, on dissimulait soigneusement un lacet

qui devait, une fois tiré, enlacer le milieu du corps du singe assis dans le creux. D'une cachette camouflée par des broussailles, nous pouvions surveiller plusieurs de ces trous qui étaient des pièges et serrer isolément les lacets. On répandait alors en profusion des céréales comme appât.

En effet, très vite se présenta la horde attendue. Une jeune bête recherchait avec une particulière avidité les graines et s'essayait la première à dévorer voracement sa nourriture dans un des creux préparés. L'animal avait encore la main pleine de céréales lorsque le piègeur, un Galla, tira le lacet et traîna la bête vers nous. C'était un tout jeune mâle que nous pûmes immobiliser en le saisissant par la nuque.

Cette jeune bête, encore presque un enfant gélada, s'apprivoisa presque

aussitôt et put déjà le jour suivant circuler, de temps en temps, librement dans la tente. L'animal s'était bientôt particulièrement attaché à l'indigène nous servant d'interprète ; il lui visitait, selon la coutume chez les singes, minutieusement la chevelure et séparait de ses petites mains, touffe par touffe, les cheveux, pour saisir du bout de ses doigts quelque chose et le porter à sa bouche.

Cette recherche de puces ou de poux qui cause aux visiteurs des cages à singes des Zoo un si grand amusement, n'a rien à voir avec le nettoyage des toisons et la destruction de la vermine. J'ai effectivement pu me rendre compte qu'il est rare d'avoir à préserver les singes des parasites de la peau.

Remarquez, d'ailleurs, que ceux-ci ne pourraient guère subsister tant l'adresse manuelle des singes est

grande. Le mouvement de la recherche des puces et autre vermine doit être considéré comme une des particularités de la biologie simienne et apparaît comme un geste de camaraderie. Ce qui est tiré des poils est mangé au cours de ces investigations : ce sont de toutes petites pellicules de la peau, au goût salé.

Les Géladas sont essentiellement des animaux d'altitude auxquels, lors de notre voyage de retour, la chaleur humide de la mer Rouge fut fort pernicieuse. Ces animaux sont également très sensibles à la chaleur estivale de l'Europe centrale.

Ils sont surtout sujets aux affections pulmonaires et furent atteints d'une épidémie de grippe qui sévissait à Berlin. Nous perdîmes ainsi un grand nombre de ces animaux. Depuis des années les exemplaires qui ont échappé sont en bonne santé.



Capture des *Theropithecus gelada*. — Une femelle s'est installée pour dévorer les appâts dans la petite fosse.

Cl. L. Heck.

# LES TRAQUETS DU SUD-ALGÉRIEN

par

le Docteur CH. ARNAULT

LES Traquets occupent une place particulièrement importante dans l'avi-faune de l'Afrique du Nord.

Des contreforts Sud de l'Atlas au Grand Erg, ce sont eux surtout et les Alaudidés qu'on rencontre à tout instant. Mais alors que ces derniers n'habitent que les parties plates et recouvertes de quelques végétations du bled, les Traquets fréquentent, suivant les espèces, aussi bien ces régions que les collines pierreuses et désolées du M'Zab, les oasis même et jusqu'aux habitations.

Nous ne ferons pas entrer dans cette étude les Traquets migrants qui, au cours de leur double randonnée, traversent toutes ces régions. Nous nous occuperons exclusivement des espèces indigènes et de celles qui comprennent des individus dont certains émigrent en Europe méridionale, mais dont le plus grand nombre s'arrête ici pour y nicher.

Si on s'en tient à leur genre de vie et à leur habitat, nous remarquons tout d'abord que les Traquets de l'Afrique du Nord se divisent à ce point de vue en deux groupes distincts.

Les Traquets de plaines qui se trouvent sur les plateaux et en bordure des pistes, et qui nichent soit à terre, soit à une faible hauteur du

sol. Leur nid se trouve à l'abri d'une pierre ou d'une touffe d'herbe, dans les crevasses des rives d'un oued desséché ou dans les cavités que présentent les tranchées que traversent les pistes.

Les Traquets de rochers habitent les massifs rocheux, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, depuis les hautes failles de l'Atlas jusqu'au moindre gour de la Chebka. Certains en sont arrivés à s'installer au voisinage même de l'homme et on trouve dans les cavités des murailles d'une maison délabrée, dans l'intérieur de quelque marabout, dans les meurtrières mêmes d'un bordj, des abris naturels où ils se retireront pour la nuit et où ils édifieront, le moment venu, le berceau de leur future famille.

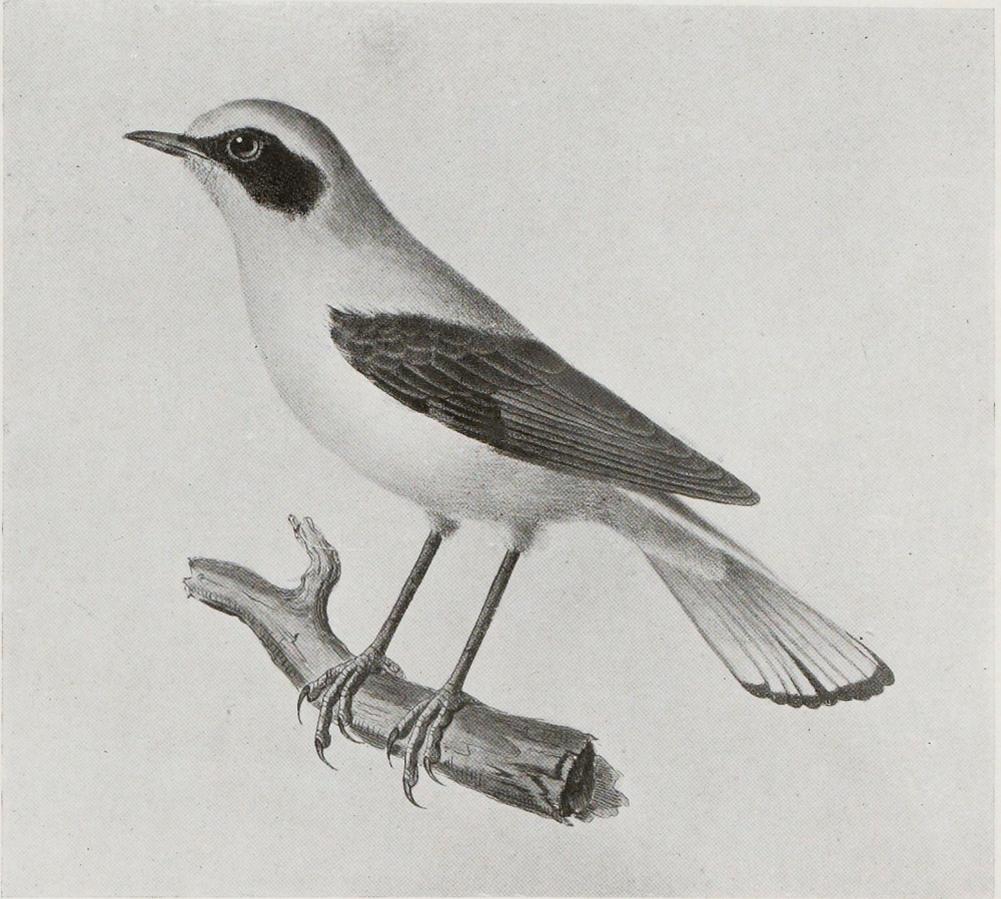
Ces Traquets ne se trouvent pas dans les plaines et ne nichent en aucun cas sur le sol.

Ils présentent encore une singulière habitude dans la façon d'établir leur nid. Celui-ci est toujours précédé d'une quantité plus ou moins considérable et parfois presque invraisemblable de pierres plates apportées par les oiseaux; aussi, ces nids, pour tout observateur prévenu, sont-ils faciles à découvrir.

## LES TRAQUETS DE PLAINES

Ces oiseaux sont représentés, dans le Sud-Algérien, par les espèces suivantes : Traquet oreillard (*Oenanthe albicollis* Vieill.); Traquet stapazin

pur; poitrine et flancs roux clair; lorums, plaque entourant l'œil et l'oreille, ailes, rectrices médianes dans leur plus grande partie, le tiers inférieur des latérales et la moitié



Traquet oreillard (*Oenanthe albicollis*).

(*Oenanthe hispanica* L.); Traquet à tête grise (*Oenante mesta* Licht.); Traquet du désert (*Oenanthe deserti* Temm.).

**Le Traquet oreillard**  
(*Oenanthe albicollis*).

DESCRIPTION

*Mâle au printemps* : vertex, nuque et dos, roux isabelle clair; croupion, front, gorge, milieu du ventre blanc

du bord externe des deux extérieures d'un beau noir; bec et pieds noirs; iris brun.

*Mâle en automne* : toutes les teintes claires deviennent plus foncées, surtout la nuque et le dos qui deviennent roux foncé, le ventre et les couvertures des ailes, isabelle; enfin, le noir de la région auriculaire est moins net et moins brillant.

*Femelle au printemps* : se distingue du mâle par la tache auriculaire qui est brun roussâtre, la gorge blanc sale, les ailes brun noirâtre, le noir des rectrices moins profond et plus étendu.

*Femelle à l'automne* : présente, comme le mâle, des teintes sensiblement plus rousses et plus foncées qu'au printemps.

*Jeunes avant la première mue* : ensemble d'un cendré roussâtre avec chaque plume marquée d'une tache jaune et bordée de brun.

Ce Traquet niche toujours dans quelque cavité, crevasse située près du sol ou même sous une pierre. J'en ai observé un nid dans un trou de muraille en ruine ; un autre, placé sous une pierre en bordure d'un petit oued desséché, fut emporté avec les poussins par une crue insignifiante consécutive à un orage nocturne. Ce nid assez négligé, composé d'herbes sèches, d'un peu de laine et parfois de petits bouts de chiffon, est légèrement consolidé par quelques pierres.

Dans ce nid, la femelle pond quatre ou cinq œufs de 20/16 mm., d'un bleu vert parsemé de nombreuses taches rougeâtres, surtout au gros pôle. Elle couve seule, mais le mâle concourt à l'élevage des jeunes ; l'un et l'autre y sont fort attachés et, capturés, ils continuent à les élever sans difficulté.

Cet oiseau niche dans les régions de Bou-Saada, Djelfa et Laghouat, mais s'étend un peu au sud de cette oasis. Il est sauvage et méfiant et se tient assez loin des pistes et des lieux habités.

### Le Traquet stapazin

(*Oenanthe hispanica*).

#### DESCRIPTION

*Mâle au printemps* : semblable à l'oreillard, dont il se distingue cepen-

dant nettement parce que les joues et la gorge sont entièrement d'un beau noir.

*Mâle en automne* : se comporte comme l'oreillard ; toutes les teintes claires deviennent roussâtres, joues et gorge noirâtres tapissées de roussâtre.

*Femelle* : tête brun roussâtre, nuque et dos roux sale, gorge brunâtre, devant du cou et poitrine blanc jaunâtre, raie sourcilière et abdomen blanchâtres, scapulaires noirs, ailes brun noirâtre, rectrices comme chez le mâle.

Les jeunes ressemblent beaucoup à ceux de l'espèce précédente.

Je n'hésite pas, d'accord en cela avec la grande majorité des ornithologistes français, à faire de cet oiseau une espèce totalement distincte du Traquet oreillard et je ne doute pas d'en apporter un jour prochain la preuve par l'élevage des jeunes en captivité.

En attendant on peut déjà observer que ces oiseaux ont dans la région que j'étudie des habitats et des mœurs différents.

Le Traquet oreillard est un oiseau extrêmement méfiant, sauvage, se tenant et nichant aussi loin que possible des lieux habités ou même fréquentés.

Au contraire le stapazin, relativement plus confiant, se tient le plus souvent au voisinage des pistes et des routes les plus fréquentées. Tous les voyageurs qui vont de Djelfa à Laghouat peuvent en contempler de nombreux exemplaires sur les bornes, les tas de pierres et les fils télégraphiques et ceci à l'exception absolue des oreillards, pourtant aussi nombreux dans la même région.

La même constatation peut d'ailleurs être faite dans la première



Traquet stapazin (*Enanthe hispanica*).

partie de la route allant de Laghouat à Ghardaïa, puis le stapazin disparaît pour céder la place au Traquet du désert.

Le Traquet stapazin niche donc le plus souvent dans les tas de pierres bordant les pistes, dans quelques anfractuosités des piliers d'un pont et souvent aussi dans les crevasses des tranchées que traverse la route.

Le nid, semblable à celui de l'oreillard, contient également 4 à 5 œufs de même grosseur et de même couleur.

### Le Traquet du désert

(*Oenanthe deserti*).

#### DESCRIPTION

*Le mâle au printemps* : a le front et les sourcils fauve clair, le dessus de la tête, la nuque, le dos et les scapulaires couleur de sable, le dos plus vif, la tête et la nuque plus gris, l'uropygium et les sus-caudales blancs, les couvertures des ailes noir brillant, les rémiges brunes avec

les secondaires largement teintées de blanc et de fauve, la queue noir brillant à base blanche, les lores, une mince ligne sus-orbitaire, la région parotidique, la gorge et les côtés du cou noirs, les parties inférieures blanches teintées de fauve sur la poitrine, les axillaires noires pointées de blanc, l'iris brun, le bec et les pattes noirs.

*La femelle* : à la même époque, a le dessus du corps semblable au mâle. Mais les parties noires des ailes et de la queue sont brunes; le dessous est blanc jaune, la gorge et les côtés du cou grisâtres. En hiver, les parties supérieures deviennent d'un fauve plus foncé et chez le mâle le noir de la gorge et du cou est plus terne et mêlé de grisâtre.

Chez les jeunes, les parties noires du plumage sont brunâtres et la bordure blanche des rémiges plus apparente.

Ce Traquet a un habitat fort étendu; on le trouve notamment dans toute la région des Dayas, dans les parties plates de la Chebka et encore au sud de celle-ci, entre Ghardaïa, Ouargla et El-Golea.

Comme le stapazin, il aime à fréquenter le bord des pistes, mais il habite aussi en pleine région désertique.

Il niche à terre, à l'abri d'une pierre isolée, mais aussi, et faute de mieux sans doute, sous une simple touffe herbacée à la manière des alouettes.

Son nid, plus soigneusement fait que celui des espèces précédentes, contient 4 à 5 œufs assez semblables, comme taille et coloris, à ceux de l'oreillard et du stapazin dont ils se distinguent difficilement par un semis de taches plus petites et moins nombreuses.

### Le Traquet à tête grise ou Traquet à croupion roux

(*Oenanthe moesta*)

#### DESCRIPTION

*Le mâle adulte* a le dessus de la tête et la nuque blanc grisâtre, plus foncée au sommet, le dos et les scapulaires noir de suie, le devant gris sombre vers le bas, l'uropygium et les sus-caudales blanchâtres fortement teintés de roux, les rectrices brun foncé dans leur moitié distale et rousses dans la moitié proximale. Mais les médianes sont presque entièrement brunes, les rémiges brunes, les secondaires bordées extérieurement de blanc. Les lores, une ligne sub-orbitaire, la région parotidique, le cou, la gorge et les flancs noir de suie; le reste du dessous du corps est blanc, les sous-caudales rousses, l'iris noisette, le bec et les pattes noirs.

*La femelle adulte* a tout le dessus de la tête roux clair, les traits sourciliers plus pâles, le dos et les scapulaires couleur de sable, l'uropygium et les sous-caudales fauves; les ailes et la queue sont un peu plus claires que chez le mâle et la bordure des plumes claires est rousse, le dessous du corps est blanchâtre lavé de gris et de roux, les sous-caudales sont rousses.

Le plumage ne varie pas en hiver dans l'un et l'autre sexe.

Les jeunes ressemblent à la femelle adulte, et les mâles prennent leur livrée définitive au printemps qui suit leur naissance ou même à l'automne seulement.

Ce gros et robuste Traquet, d'une taille sensiblement supérieure à celle de ceux précédemment décrits, se trouve depuis Djelfa jusqu'à quatre-

vingts kilomètres environ au sud de Laghouat et ne semble pas émigrer.

Plus au sud on ne le trouve que fort rarement. Comme le stapazin, il se tient presque constamment en bordure même des pistes et on observe l'une et l'autre espèce en nombre sensiblement égal en allant de Djelfa à Laghouat. Comme lui également, il niche près de la route et dans les mêmes conditions. Il a cependant une préférence très marquée pour les grosses pierres, sachant admirablement dissimuler son nid sous elles, sans que rien n'en signale la présence. Exceptionnellement j'ai observé une nidification assez loin dans les terres, dans la crevasse profonde d'un oued desséché où rien ne le signalait à l'attention. On l'a également trouvé dans de vieux terriers abandonnés.

Ce nid assez négligé contient quatre mais plus généralement cinq œufs de 25/18 mm., d'un bleu très pâle pointillé de taches rougeâtres, surtout au gros pôle. L'oiseau niche dès la seconde quinzaine de mars ou au début d'avril au plus tard.

Le mâle possède un chant particulier qu'on ne peut oublier quand on a pu l'entendre une fois : il consiste en une sorte de gamme composée de notes cristallines d'un effet charmant.

Ici se termine notre étude en ce qui concerne les Traquets de plaine, mais entre ceux-ci et les Traquets des rochers, nous devons réserver une place spéciale à une espèce qui semble occuper entre les deux un rang intermédiaire, tant par son mode de nidification que par son habitat assez variable ; nous voulons parler du Traquet deuil.

### Le Traquet deuil.

(*Oenanthe lugens halophila* Tristr.)

#### DESCRIPTION

*Le mâle adulte* a le dessus de la tête et la nuque blanc argenté, mêlé de gris sur cette partie ; le dos, les scapulaires et les couvertures des ailes noir de jais, l'uropygium et les sus-caudales blanc pur, les rémiges brun noir, mais les secondaires offrent une même bordure blanche au sommet. Les rectrices blanches sont fortement bordées de noir au sommet, les lores, la région parotidique, la gorge et les côtés du cou sont noir de jais, la poitrine et l'abdomen blanc de neige, les sous-caudales blanches, légèrement teintées de roussâtre, les sous-alaires et axillaires noires, iris brun, bec et pattes noirs.

*La femelle adulte* a le dessus du corps gris de sable, un peu plus clair au-dessus des yeux et sur la nuque et plus gris sur le vertex et le dos ; l'uropygium et les sus-caudales sont blanc pur, les ailes brunâtres avec les secondaires et les couvertures frangées de blanc, les rectrices sont blanches bordées de brun, la région parotidique grisâtre, tout le dessous du corps blanchâtre lavé de gris sur la gorge ; sous-caudales blanches teintées de jaune, axillaires et sous-alaires blanc et gris.

Avec l'âge, les lores, la région parotidique et la gorge deviennent brunâtres ainsi que les axillaires et sous-alaires.

Je n'ai encore pas eu l'occasion d'observer les jeunes.

Cet oiseau se caractérise déjà par la différence de coloris profond qui existe entre les deux sexes.

Le mâle se rapproche du Traquet

à tête blanche, la femelle ressemble un peu au Traquet du désert, mais, alors que le Traquet à tête blanche dans un éboulis de rochers. Enfin, il n'apporte autour de son nid qu'un faible amas de pierres plates; sou-



Traquet à croupion roux (*Enanthe maesta*) ; en haut le mâle ; en bas la femelle.

niche toujours à une certaine hauteur du sol, le Traquet deuil niche assez souvent à terre ou à une très faible distance du sol et fréquemment sous une grosse pierre ou vent même, et sans raison apparente, cet apport fait défaut. Il se rapproche donc, dans ce cas, du mode de nidification des Traquets de plaine. Cet oiseau a une aire

de dispersion fort étendue. On le trouve soit comme sédentaire, soit comme erratique à Biskra et à le sol même, à l'abri d'une grosse pierre; l'un et l'autre étaient établis au pied même de hautes collines



Traquet deuil (*Enanthe lugens*); en haut le mâle; en bas la femelle.

Laghouat, dans toute la Chebka et au moins jusqu'à El-Golea où j'ai pu observer en avril plusieurs nids avec des œufs incubés. Deux de ces nids reposaient justement sur

rocheuses. Le nid, qui ressemble à celui du Traquet du désert, contient quatre ou cinq œufs assez petits : 22/16 mm., d'un bleu pâle poudré de rouge.

Le 8 avril 1930, j'en ai observé un près de Laghouat ; à cette date, il contenait quatre œufs que la femelle commençait à couvrir. Ce nid était établi dans un trou de muraille d'une maison en ruine, à environ 0 m. 75 du sol. En réalité ce Traquet, s'il affectionne généralement le rocher, ne semble pas aussi constamment fixé sur lui que les deux espèces dont nous allons parler maintenant.

#### LES TRAQUETS DE ROCHERS

##### Le Traquet rieur (*Oenanthe leucura* Gmel.)

#### DESCRIPTION

*Le mâle*, à l'exception des sus et des sous-caudales, a tout le corps d'un noir de suie, les ailes un peu plus claires, les sus et sous-caudales blanc pur. Les rectrices médianes sont blanches barrées de noir à la base, l'iris brun sombre, le bec et les pattes noirs.

*La femelle* est semblable au mâle, mais le noir de suie est remplacé par une teinte brune; elle est donc de tonalité plus claire; avec l'âge, son plumage devient de plus en plus foncé et elle se distingue beaucoup plus difficilement du mâle.

Les jeunes, dès qu'ils sont emplumés, sont absolument semblables à leurs parents.

Le Traquet rieur se trouve depuis les pentes méridionales du Grand Atlas jusqu'à l'Atlas Saharien où il est particulièrement abondant. Dans les régions de Djelfa, de Laghouat, de Messaad, toutes les crêtes en possèdent quelques couples; mais cet oiseau, fort peu sociable, ne s'approche pas des lieux habités et ne supporte même pas le voisinage de ses congénères. Il vit par couples isolés. Après la nidification, les jeunes accompagnent les parents pendant quel-

ques semaines, puis ils s'isolent à leur tour.

Le nid est toujours établi dans une crevasse profonde de rocher, et aucun autre oiseau ne se livre à un apport de pierres aussi formidable, en avant et autour de son nid.

Non seulement ce dépôt commence au nid même pour venir jusqu'à l'ouverture de la crevasse où il est établi, mais il s'étale encore sur le sol en avant de celle-ci sur une surface qui atteint en moyenne cinquante centimètres, mais dépasse parfois un mètre carré.

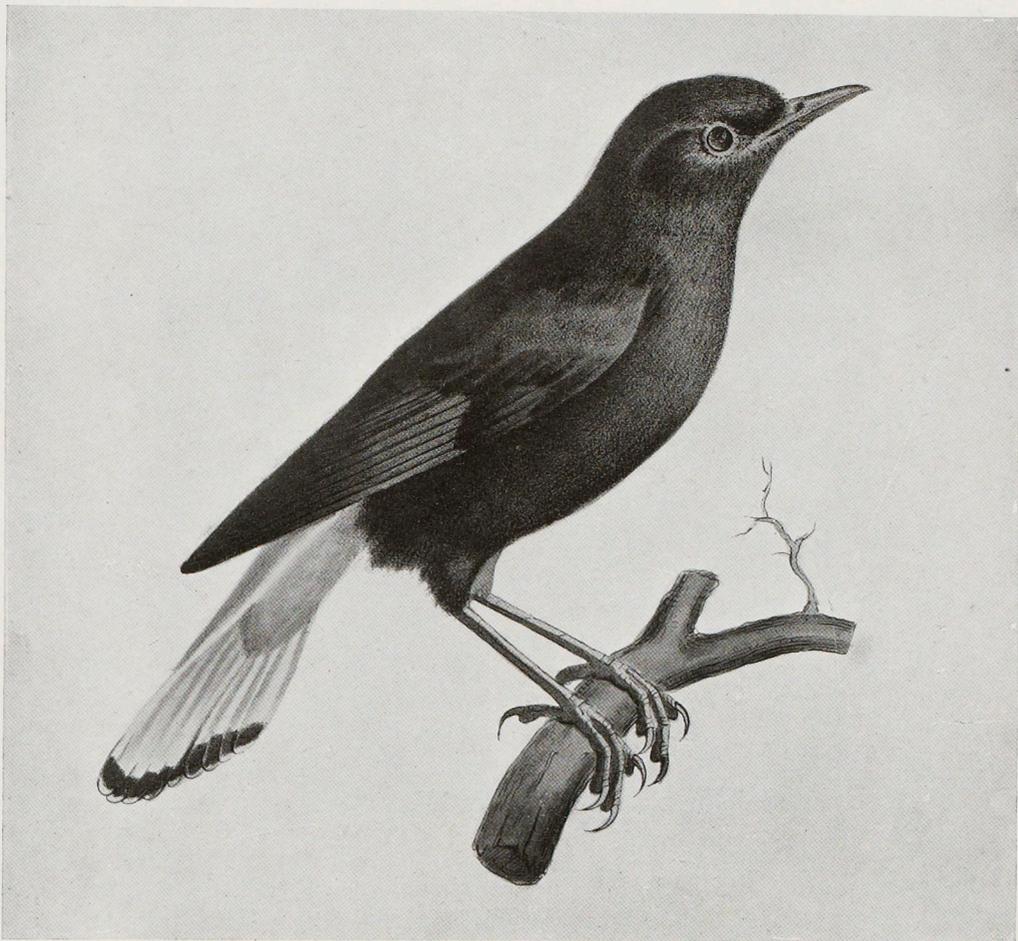
Toutes ces pierres sont choisies de forme plate pour en faciliter la préhension par les mandibules de l'oiseau; elles sont presque toujours de couleur blanchâtre et leur poids atteint parfois le poids de l'architecte. On s'imagine les efforts considérables que nécessite une semblable entreprise, car je connais des nids où le poids total de ces pierres dépasse plusieurs kilos. A quel besoin répond un tel travail? Bien des hypothèses ont été émises à ce sujet; aucune, à mon avis, ne donne satisfaction et je crois pouvoir les rejeter sans discussion après avoir examiné moi-même une cinquantaine de nids.

Les uns ont voulu voir là un besoin de consolidation et ont appuyé leur hypothèse d'un schéma qui la ruine.

En effet, ces nids sont toujours établis au fond d'une faille assez profonde se terminant généralement en bas-fond. Cette consolidation est donc ici particulièrement inutile puisque rien ne peut compromettre la solidité du nid qui, encastré dans un fond d'alvéole rocheuse, doit en être littéralement arraché. Protection contre le passage de rongeurs, de petits

fauves ou de reptiles? Elle serait absolument illusoire, car tous ces animaux peuvent se mouvoir fort aisément sur cette allée pavée, d'autant plus praticable qu'elle est

chance de trouver, au bout, un excellent déjeuner. L'idée que sous ces pierres pourraient se trouver de nombreux insectes dont l'apport faciliterait l'élevage des jeunes ne man-



Traquet rieur (*Ænanthe leucura*).

formée de pierres uniformément plates. En fait, j'ai trouvé fort souvent des nids pillés et détruits; parfois la couveuse elle-même avait été tuée et dévorée sur son nid. Je serais donc tenté de croire que les nuisibles sont surtout attirés par cette disposition particulière et qu'ils finissent par discerner leur

que pas d'imagination, mais ne résiste pas non plus à l'examen.

J'ai observé trop de nids et leur évolution, pour ne pas être absolument édifié sur ce point : on ne trouve pas d'insectes sous ces pierres et au surplus les parents ne les bouleversent jamais.

Comme tous les oiseaux, ceux-

ci se livrent, pour nourrir leurs petits, à une chasse très active et rarement dans le voisinage immédiat du nid dont ils ne se rapprochent qu'avec une copieuse becquée.

Une seule et unique explication peut, à mon avis, être retenue : les oiseaux doivent, en se livrant à cet apport de pierres d'un aspect assez uniforme et disposées avec symétrie, répondre à un besoin architectural, à une idée de décoration qui n'est d'ailleurs pas unique, car nous en connaissons tous bien d'autres et il est certainement des cas que nous ignorons encore.

Dans ce nid, l'oiseau dépose dès le début de mars et parfois même en février, 4 ou 5 œufs de 23/18 mm., d'un bleu verdâtre taché de violet et ponctué de rouge.

### Le Traquet à tête blanche

(*Oenanthe leucopyga aegra* Hart.)

#### DESCRIPTION

Le mâle et la femelle adultes sont, contrairement à ce qui a été avancé, rigoureusement semblables.

Les ailes, le dos, les joues, la gorge, la poitrine, surtout, sont d'un beau noir lustré et brillant ; les barbes internes des rémiges primaires, un peu plus claires ; la tête est recouverte d'une calotte d'un blanc très pur qui s'étend de la racine du bec à la nuque en passant très légèrement au-dessus de la paupière supérieure. L'uroptygium, les sus et les sous-caudales blanc pur, les deux rectrices médianes blanches pour la moitié supérieure, noires dans la partie distale, avec une très légère macule blanche à la pointe, la partie noire pénétrant

en coin dans l'autre moitié. Toutes les autres rectrices sont blanches, ne présentant à leur extrémité qu'une petite macule brunâtre, très nette chez les jeunes sujets, mais qui s'atténue de plus en plus chez les adultes, particulièrement sur les rectrices externes où elles finissent par disparaître. L'iris est brun, le bec et les pattes noirs.

Telle est la livrée de l'oiseau en plumage parfait, plumage qu'il ne revêtira complètement qu'au début de sa première et parfois de sa seconde année.

En effet, les jeunes dans leur premier plumage sont en tous points semblables aux adultes, si ce n'est qu'ils ont invariablement la tête entièrement noire. Dès leur première mue certains sujets présentent parfois quelques rares plumes blanches, éparses sur la tête, mais généralement celles-ci n'apparaissent qu'au début de la seconde année, parfois même de la troisième, mais jamais plus tard.

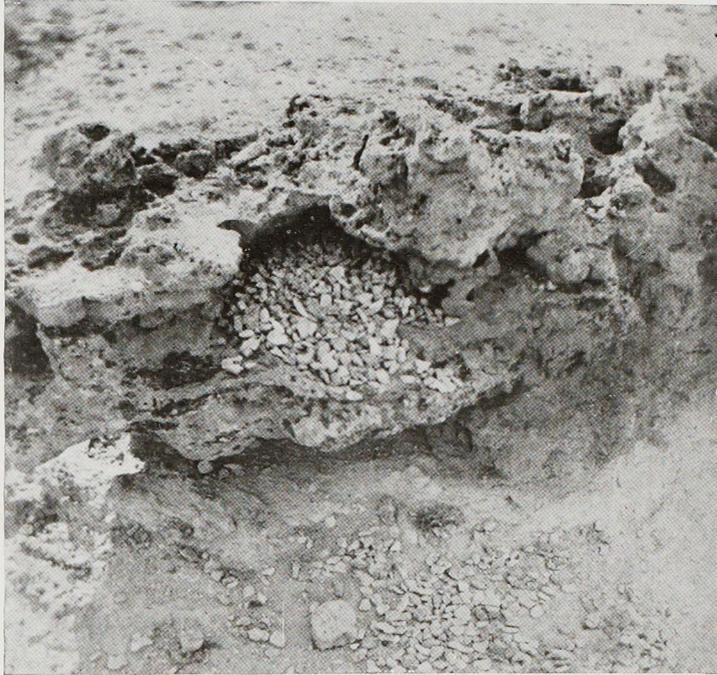
Cette transformation se fait par mue complète et s'opère aussi bien à la mue de printemps qu'à celle d'automne. Les sujets d'un an à tête encore complètement noire se reproduisent cependant sous cette livrée, le plus généralement entre eux et exceptionnellement avec un conjoint à tête blanche.

Le Traquet à tête blanche niche soit dans une crevasse de rocher, soit même dans le trou d'un vieux mur, voire même dans celui d'une maison habitée. Ce nid est assez lâche, fait d'herbes, mêlées, parfois, de débris de laine et de poils de chameau. Il est toujours précédé d'un apport de pierres plates qui va du nid à l'orifice de la cavité où il est établi. Mais cet apport n'est pas comparable à celui du

Traquet rieur; on ne peut admettre cependant qu'il n'ait aussi qu'un rôle de soutien.

La ponte est exceptionnellement de 4 et plus généralement de 5 œufs d'un blanc pur semé, surtout au gros pôle, de petites macules rouge pâle. Ils ont en moyenne 22/17 mm. et sont donc sensiblement plus petits

se rencontre, d'autre part, sur toutes les parties rocheuses de l'Aïr, du Tassili et du Hoggar et il constitue ainsi l'un des oiseaux les plus caractéristiques de l'avi-faune du Sahara. Mais il est totalement absent des terrains de plaine, si pierreux qu'ils soient. La région des Dayas au nord, la Hammada au sud,



Nid de Traquet rieur, au Milhoe, près de Laghouat.

que ceux du Traquet rieur, ce qui correspond également à la différence de taille des deux oiseaux.

Le Traquet à tête blanche est un oiseau de rochers par excellence, on le rencontre sur les grosses masses rocheuses comme celles de la Chebka ou dans les oasis mozabites de la région.

Entre Laghouat et Ghardaïa, il ne commence à faire son apparition qu'à quatre-vingts kilomètres environ au nord de cette dernière localité. Il

ne sont jamais fréquentées par lui.

Comme tous ses pareils, le Traquet à tête blanche est purement insectivore et se nourrit plus particulièrement de mouches dont il fait une grande consommation. On peut même supposer que la grande quantité de ces insectes qui pullulent à Ghardaïa, soit sur les tas de dattes, soit sur les quartiers de viande du marché en plein air n'est pas étrangère au fait qu'il est plus répandu dans cette agglomération

que partout ailleurs. L'oiseau ne semble pas éprouver le besoin de boire et je ne l'ai jamais observé aux points d'eau où tant d'autres espèces se rendent fréquemment. Enfin on le trouve dans la Chebka et entre El-Golea et Ouargla à des distances considérables de ces points d'eau.

Comme le Traquet rieur et le Traquet deuil, le mâle fait entendre à la saison des amours un chant qui rappelle celui du merle de roche et qui n'est pas sans beauté.

Je voudrais dire maintenant quelques mots de la façon dont tous ces Traquets se comportent en captivité. Là aussi il y a entre eux de sensibles différences.

Le Traquet oreillard, le stapazin et le Traquet du désert sont extrêmement difficiles à conserver longtemps en captivité, sous le climat de Paris tout au moins. Ils ne résistent pas dans la volière en plein air, et même en serre, je n'ai jamais pu les conserver plus d'un an en bon état malgré les soins dont ils sont entourés. Ils sont particulièrement sujets aux affections des pattes et souffrent également en période de mue.

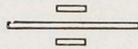
Des Traquets de plaine, le Traquet à tête grise est seul capable de donner de réelles satisfactions. Tenu dans un local sec et abrité, il résiste fort bien, conserve toute sa vigueur et sa beauté et fait entendre constamment son chant, sauf en période de mue.

Parmi les Traquets de rochers, l'un, le Traquet deuil, est assez délicat, mais les Traquets rieurs et ceux à tête blanche sont particulièrement robustes.

Chez moi, il n'est pas d'oiseaux insectivores qui supportent mieux la captivité. Tenus sur un sol sec formé de sable et parsemé de quelques rocailles, ils se contentent d'une bonne pâtée spéciale aux insectivores; on y ajoutera utilement de temps à autre un peu de salade finement hachée et quelques baies de sureau ou un peu de raisin à la saison.

Ils boivent fréquemment et prennent même peu à peu l'habitude de se baigner, tout au moins quand la température est élevée.

Dans mes volières de Laghouat, le Traquet rieur a déjà niché, mais les œufs ont été détruits pendant l'incubation.



# LES EUPHORBES CACTOÏDES DU MAROC

par

JEAN GATTEFOSSÉ

Ingénieur-chimiste et Botaniste.

OUTRE l'intérêt qu'elles présentent au point de vue économique, les Euphorbes cactoïdes du Maroc méritent de retenir l'attention du voyageur par la physionomie si particulière qu'elles donnent au paysage.

Leur port de cactée les rapproche des *Cereus* ou *Cierges* de l'Amérique du Sud; elles croissent en vastes colonies dans des régions arides, subdésertiques, et reproduisent de l'autre côté de l'Océan Atlantique les paysages étranges des grands déserts américains.

Le Maroc offrira aux touristes, lorsque leur parcours sera plus aisé, deux régions très distinctes auxquelles les Euphorbes cactoïdes donnent un attrait particulier : le Sud du Moyen-Atlas, de Beni-Mellal au pays Glaoua, couvert d'*Euphorbia resinifera*, et l'Ouest de l'Anti-Atlas jusqu'à l'Océan, à travers le Sous atlantique et l'Ifni, couvert d'*Euphorbia Beaumierana* et d'*Euphorbia echinus*.

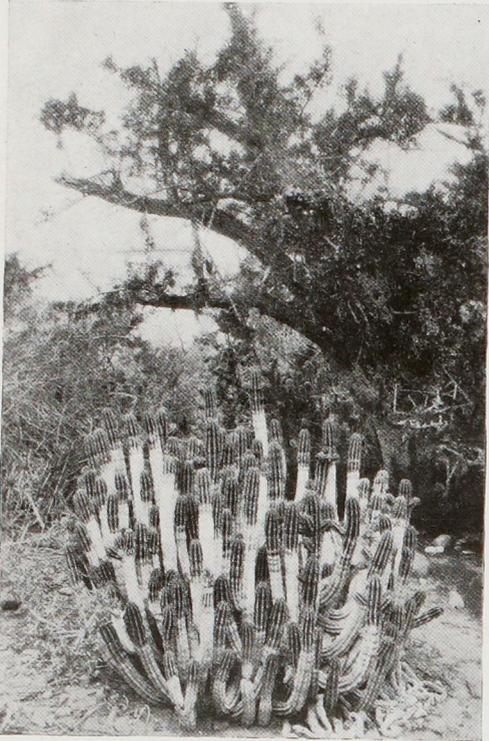
Nous avons eu l'occasion de parcourir les formations d'Euphorbe résinifère en 1920, en compagnie de M. E. Jahandiez, dans le pays N'Tifa au Nord de Demnat et celles des deux autres espèces en 1930, en compagnie de M. Chauveau, de Mogador à Tiznit.

L'*Euphorbia resinifera* Berg et

Schmidt, du Moyen-Atlas, est une plante médicinale connue depuis la plus haute antiquité; c'est elle qui a fourni le nom du genre, dédié par Dioscoride, selon Pline, à Euphorbus, médecin de Juba, roi de Mauritanie, qui en découvrit les propriétés. Plus tard les anciens auteurs la confondirent avec l'*E. officinarum* L., de l'Afrique centrale, de l'Arabie et des Indes, dont l'extraction, les usages et le commerce étaient parallèles.

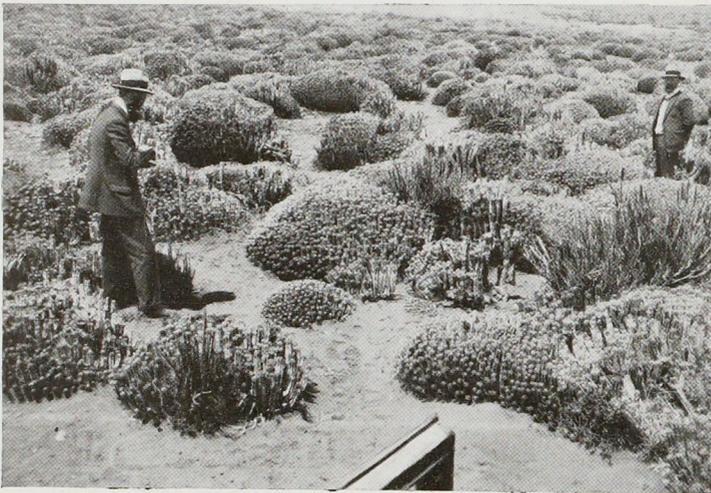
C'est une plante à rameaux charnus, quadrangulaires, aux angles garnis d'aréoles distantes, portant deux stipules épineuses. Elle ne dépasse pas 60 centimètres de hauteur, mais forme de gros massifs qui, vus de loin, donnent l'impression, au flanc des collines, de grosses tortues d'un vert glauque.

Sa gomme-résine, âcre et vésicante, constitue la drogue commercialisée depuis l'antiquité; les apothicaires et herboristes de Marrakech la connaissent sous le nom de Phorbium et les négociants israélites de Mogador en ont toujours fait une exportation plus ou moins importante, selon les besoins de la pharmacopée européenne. C'est aujourd'hui un médicament désuet; mais cependant, durant les quelques années qui précéderent immédiatement la grande



*Euphorbia Beaumierana* ; sous les Arganiers. Cl. Gattefossé.

guerre, l'Allemagne en importait un fort contingent, sans doute utilisé dans l'art vétérinaire, comme anes-



Steppe caractéristique à Euphorbes cactoïdes, Cl. Gattefossé, près de Tassila (Souss atlantique).

thésique et contre la carie dentaire du bétail. Plus communément, cette gomme était substituée à celle de Thapsia, plus coûteuse; son pouvoir vésicant est d'ailleurs fort supérieur à celui de la gomme de Thapsia.

Ce commerce s'étant poursuivi sur Hambourg et sur New-York pendant les premières années de la guerre, la légende locale y voyait un usage belliqueux et l'on parlait au Maroc des gaz asphyxiants, du caoutchouc ou des enduits spéciaux pour la conservation des aciers que l'industrie devait en tirer. Que des essais aient été faits pour en tirer un latex élastique, cela reste possible; mais il est certain que l'augmentation momentanée de la consommation européenne était due principalement aux besoins vétérinaires de la cavalerie de guerre.

Les indigènes, principalement les Berbères, l'utilisent en médecine humaine comme anesthésique, contre les maux de dents; mais l'usage en est fort restreint par les difficultés de l'emploi. La gomme-résine conserve en effet les propriétés caustiques du

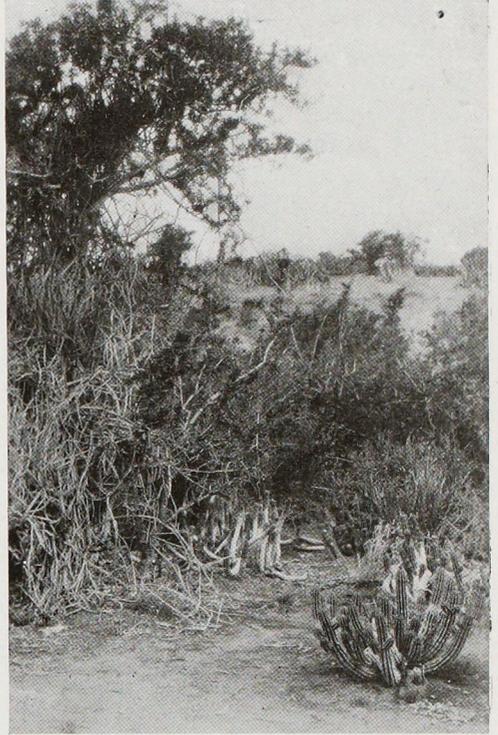
latex frais. Tout comme l'*Euphorbia canariensis*, c'est une plante dangereuse : « Lorsqu'elle arriva à Paris au Jardin des Plantes, M. Houillet, le chef des serres, la nettoya et l'épousseta avec un pinceau; cette poussière qui avait touché l'euphorbe et qu'il avait respirée lui causa une inflammation très vive de la bouche et

du pharynx dont il souffrit très sérieusement. »

Lorsque les berbères du Moyen-Atlas incisent la plante au couteau pour donner issue au liquide corrosif très abondant qu'elle renferme et qui, se desséchant au soleil, constituera la gomme Phorbium, les accidents sont fréquents et les poussières notamment provoquent de graves conjonctivites. Aussi ne se livrent-ils à ce travail qu'avec répugnance et seulement lorsque les marchands de Mogador font connaître des propositions avantageuses ; cette récolte est donc plutôt périodique, les années de ramassage fournissant des quantités supérieures aux besoins de plusieurs années. Actuellement l'exportation de la gomme d'euphorbe a pratiquement cessé.

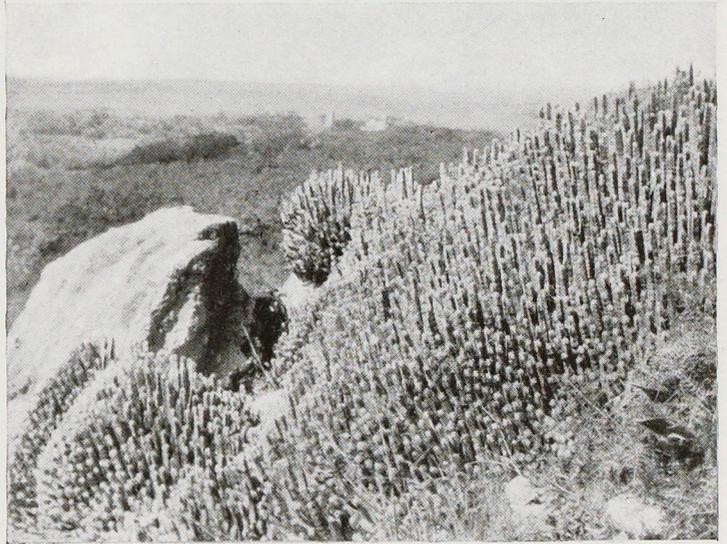
Les abeilles butinent sur l'*Euphorbia resinifera* un miel abondant, lui-même toxique ; ce miel est considéré par les indigènes comme un médicament spécifique de la blennorrhagie. Il figure encore dans la formule de « purges sahariennes » usitées à Marrakech et qui provoquent souvent des accidents graves.

L'*Euphorbia Beaumierana* Hooekf. et Cosson est une plante littorale ; elle occupe dans les falaises qui limitent le Grand-Atlas, jusqu'au niveau de la mer, les mêmes places que l'*Euphorbia canariensis* à Ténériffe et à la Grande-Canarie. Cette



Cl. Gattefossé.

*Euphorbia Beaumierana* (à droite)  
et *Kleinia antephorbium* (à gauche), dans  
la forêt d'Arganiers, près d'Agadir.



Cl. A. Jahandiez.

*Euphorbia resinifera*. Beni-Mellal.

plante atteint 2 mètres de hauteur ; ses tiges obovales, plus charnues vers l'extrémité, portent des rameaux inégaux présentant de 8 à 10 angles, à sillons profonds entre les côtes ; les épines des angles sont droites ou légèrement recourbées ; les glandes de l'involucre sont d'un rouge intense.

Lotus, de Thuyas, de Lavandes, etc.

Au contraire, l'*Euphorbia echinus* se plaît uniquement dans les terres dénudées au sud de l'oued Souss et sur les rochers arides de l'Anti-Atlas. On ne connaît pas encore sa limite vers le Sud, mais il est probable qu'elle atteint l'oued Dra et le Rio de Oro.



Cl. Gattejossé.

*Euphorbia echinus*, près de l'oued Massa (Souss atlantique).

On la rencontre à partir de l'Assif Aït Aneur, à mi-route entre Mogador et Agadir ; dans cette dernière ville, elle occupe tous les contreforts des collines et abonde entre la vieille Kasbah et la moderne cité. On la trouve encore plus au sud dans l'enclave espagnole d'Ifni.

L'*Euphorbia Beaumierana* ne croît pas seulement dans les régions arides, mais encore sous la forêt d'Arganiers, parmi les sous-bois de Jujubiers

tirent aucune drogue, mais connaissent bien le danger de leur manipulation. Ils attribuent aux poussières que le vent violent déplace avec le sable en été, dans les formations d'Euphorbes cactéoïdes, la production d'eczémas, de plaies cutanées et surtout de conjonctivites graves, conduisant à la cécité. Mais on trouve le remède à côté du mal ; en effet les Berbères chleuhs attribuent au suc d'une composée cactéoïde qui croît en mé-

lange avec les Euphorbes, le *Kleinia antephorbium* D. C., le pouvoir de guérir rapidement les maux ainsi causés. Ils appellent les Euphorbes : « tikiout » et le *Kleinia* : « ansel ».

L'hygrométrie de l'atmosphère semble jouer un rôle primordial dans la croissance des Euphorbes cactoïdes ; ces plantes croissent dans des régions arides où les pluies sont rares ou parfois nulles, mais où l'atmosphère reste humide, soit à cause de la proximité de l'Océan, soit à cause de la barrière constituée par l'Atlas. Aussi sont-elles couvertes de

cryptogames, lichens et champignons dont l'étude présente un grand attrait pour les botanistes.

Les zones à Euphorbes cactoïdes sont au Maroc de caractère assez varié, mais l'association *Euphorbia Beaumierana*, *Euphorbia echinus* et *Kleinia antephorbium* que nous avons observée à Tassila et à l'oued Massa, se développe sur un sol désertique, parfaitement sec, dans une région d'humidité élevée et constante. Cette végétation étrange est caractéristique de ces conditions contrastées.



# L'HABITATION INDIGÈNE

## DANS LES

# POSSESSIONS FRANÇAISES

---

L'AFRIQUE DU NORD (1)

par

AUGUSTIN BERNARD

Professeur à la Faculté des Lettres  
de Paris.

UN des caractères les plus frappants de l'Afrique du Nord, c'est la coexistence sur son sol de populations parvenues à des degrés de civilisation très différents. L'écart est formidable entre un citadin de Fès ou de Tunis et un sauvage montagnard de l'Atlas ou du Rif. Sans doute, en Europe même, il y a de grandes différences entre les citadins et les paysans, mais ces différences ne sont pas du même degré, ni, semble-t-il, de la même nature qu'en Afrique. Ici, ce sont deux mondes distincts, qui ne se pénètrent ni ne se comprennent. Le fait ne date pas d'hier ; déjà, dans l'antiquité, à côté des brillantes cités pénétrées de l'influence punique ou romaine, il s'était conservé des indigènes que ces influences n'avaient pas atteints et qui constituaient comme des îlots, des réserves de barbarie.

Parmi les ruraux eux-mêmes, il faut distinguer les nomades et les sédentaires. C'est la division fondamentale, celle qui explique la structure actuelle de la société nord-africaine et presque toute l'histoire du pays. C'est une erreur manifeste de croire que le nomadisme a été apporté dans l'Afrique du Nord par les invasions arabes. Hérodote distingue très nettement les pasteurs, qui habitent des demeures transportables, et les cultivateurs qui ont des maisons fixes. Virgile, dans un passage célèbre des *Géorgiques*, parle des pasteurs de Libye qui portent avec eux leur toit et leur foyer : *Omnia secum Armentarius Afer agit, tectumque, laremque*.

Ibn-Khaldoun mentionne à plusieurs reprises des Berbères nomades, qu'il oppose aux Berbères sédentaires. Les Touareg, le rameau le mieux conservé de l'antique souche berbère, sont les plus nomades de tous les

(1) Conférence faite à l'École coloniale, le 11 février 1931.



Tente arabe sous une palmeraie.

nomades. L'invasion arabe a seulement accru le nombre des nomades et assuré leur prépondérance sur les sédentaires, qu'elle a obligés à passer eux-mêmes au nomadisme ou à se

réfugier dans les massifs montagneux. En réalité, il y a eu dans l'Afrique du Nord à toute époque des pasteurs et des laboureurs, parce qu'il y a des régions qui ne se prêtent qu'à la vie

nomade et d'autres qui ne comportent que la vie sédentaire. Cette différence fondamentale se reflète dans les types d'habitation, les nomades ayant nécessairement des demeures mobiles, les sédentaires des habitations fixes.

### I. — Les nomades et les tentes.

La tente (*khaïma*) est l'habitation

rement noires, larges de 75 centimètres et de longueur variable suivant les dimensions de la tente que l'on veut construire (ordinairement 6 à 8 mètres). Ce sont les femmes qui tissent les *flidj* avec de la laine préalablement filée par elles, teinte par des teinturiers de profession et mélangée de poils de chèvre ou de



Femmes devant une tente.

Cl. Off. Gov. gén. Algérie.

des populations pastorales de l'Afrique du Nord. Il n'en a pas toujours été ainsi et la tente paraît s'être répandue assez tardivement chez les Berbères. Dans l'antiquité, leurs demeures mobiles, qu'on appelait *mapalia*, faites en matières végétales, asphodèles, joncs, roseaux, chaume, étaient, semble-t-il, des sortes de cages que l'on plaçait sur des chariots.

On a bien souvent décrit la tente. Elle est essentiellement constituée par des *flidj*, bandes d'étoffe ordinairement

noires. Chez les pauvres, on utilise aussi la fibre de palmier-nain, l'alfa, l'asphodèle. Les *flidj* sont cousus ensemble ; ils sont soutenus par des perches (*rekiza*) sur lesquelles s'appuie la poutre horizontale (*gontas*) qui forme le sommet de la tente ; d'autres perches plus courtes supportent le pourtour. La tente se divise en deux parties, le côté des hommes et le côté des femmes, séparées par une couverture de laine tendue verticalement.

Les tentes présentent peu de variété et sont partout d'un modèle à peu près identique. Les tribus riches ont des tentes vastes, spacieuses, faites d'étoffes solides dont la longueur peut atteindre 18 mètres sur 8 mètres de largeur. Les tentes des Ouled-Sidi-Cheikh se distinguent par les bouquets de plumes d'autruche qui les surmontent et qui sont plus

étant nécessairement les moins peuplées. Leur présence est toute naturelle dans le Sahara et dans les steppes où la vie permanente et l'agriculture ne sont possibles qu'autour des points d'eau. Mais on les rencontre aussi dans des régions plus favorisées, où elles semblent une survivance et un anachronisme. Au Maroc, on rencontre un nomadisme d'un genre



Campement arabe à Touggourt.

ou moins gros selon la qualité du propriétaire. Les tribus pauvres ont des tentes beaucoup plus médiocres. Les Touareg ont de petites tentes de cuir et se contentent souvent d'un abri plus sommaire encore, une peau ou une natte tendue sur des piquets dans la direction du vent dominant.

Dans toute l'Afrique du Nord les tentes occupent des étendues considérables, mais la densité de la population n'est pas en rapport avec la surface, les régions de nomadisme

particulier, qui rappelle la transhumance alpine : les pasteurs sont chassés de la haute montagne pendant l'hiver par la neige, comme ils le sont des steppes par la sécheresse.

La tente possède des qualités d'abri très sérieuses. Elle garantit bien du froid et ne se laisse pas traverser par la pluie ; elle est bien aérée. C'est une habitation relativement chère et relativement confortable. Notre mépris de sédentaires pour la tente n'est pas entièrement justifié.

Telle est la séduction de la vie pastorale et de l'existence sous la tente qu'elle s'exerce même sur les Européens. On connaît des professeurs, des ingénieurs, qui ont acheté une femme et des moutons et se sont mis à mener la vie des pasteurs. « Chaque jour, écrit Maupassant, peu à peu, le désert silencieux vous envahit, vous pénètre la pensée, comme la dure lumière vous calcine la peau, et l'on voudrait devenir nomade à la façon de ces hommes qui changent de pays sans jamais changer de patrie, au milieu de ces interminables espaces toujours à peu près semblables. »

Les tentes se groupent en cercles, nommés *douar* (de *medouer*, rond). On rentre chaque soir les troupeaux dans le rond des tentes et c'est un des plus jolis spectacles de la vie pastorale que ce retour des animaux à la nuit tombante.

Tous les nomades vivent sous la tente, mais tous les habitants de la tente ne sont pas nomades. Beaucoup d'indigènes du Tell qui ne se déplacent pas font usage de cette habitation. Dans nombre de régions, la tente, le gourbi et la maison s'associent dans des proportions variables. Certains indigènes habitent alternativement la tente et le gourbi ; ils ont une résidence d'été et une résidence d'hiver. On ne peut donc pas plus opposer d'une manière absolue les habitants des tentes aux habitants des gourbis que les pasteurs aux agriculteurs. Il y a entre les uns et les autres des transitions et des gradations. L'abandon de la tente n'est pas toujours un progrès ni un signe de prospérité, comme on se l'imagine trop volontiers ; il peut résulter soit d'un appauvrissement, diminution du cheptel et des terrains de parcours, soit d'un enrichisse-

ment, augmentation des cultures et des ressources nécessaires pour construire une maison.

## II. — Les demi-nomades.

### Gourbis et noualas.

A y regarder de près, la division traditionnelle des indigènes en nomades et sédentaires ne suffit pas à rendre compte de toutes les particularités de leur vie économique et de leurs habitations. Il faut distinguer les pasteurs, les cultivateurs de céréales et les cultivateurs d'arbres à fruits. L'agriculture européenne est essentiellement sédentaire, parce qu'elle a besoin de bâtiments ruraux pour le personnel, pour le bétail, pour la conservation des récoltes. Chez les indigènes, l'influence de l'agriculture s'arrête souvent à mi-chemin : au lieu de provoquer la construction de véritables fermes, elle se borne à faire creuser des silos ou construire des greniers sur le lieu de culture, à y faire établir des huttes sans valeur et sans importance, qu'on abandonne sans difficulté et sans regret. Pour cette catégorie de demi-nomades, très nombreuse dans l'Afrique du Nord, il existe un type d'habitation intermédiaire entre la tente et la maison : c'est le gourbi.

On a dû édifier des huttes fixes dès une antiquité très reculée et le même terme de *mapalia* paraît leur avoir été appliqué par les Latins. Ce sont sans doute aussi des gourbis que ces habitations dont parle Salluste, qui ressemblaient à des coques de navire retournées, comme celle des pêcheurs d'Etretat.

Ce qui caractérise le gourbi, c'est d'être un abri provisoire et sommaire. Mais, tandis qu'il n'existe qu'une catégorie de tentes, il y a beaucoup d'espèces de gourbis, suivant la

nature des matériaux utilisés. La couverture est généralement en *diss*, ou en roseaux, ou en chaume de céréales. On peut distinguer, d'après les matériaux employés pour les murs, le gourbi en branchages, le gourbi en pierres sèches, le gourbi en pisé. Du gourbi, on peut rapprocher la *zээрiba* du Sud-Tunisien et Algérien, constituée par des troncs

servent généralement plutôt à l'emmagasinement du fourrage qu'à l'habitation proprement dite.

Tandis que la distinction est toujours facile entre la tente mobile et le gourbi fixe, elle est parfois difficile entre le gourbi et la maison. Ce qui caractérise le gourbi, c'est sa pauvreté et sa misère ; c'est sur cette misère même que les habitants des



Cl. J. Thomas.

Matmata, village de troglodytes (Sud-Tunisien). Pièce servant d'abri aux animaux.

de palmiers. En Tunisie, on connaît le *kib*, hutte en branchages, et la *maamra*, dont les murs sont en pierres ou en terre battue.

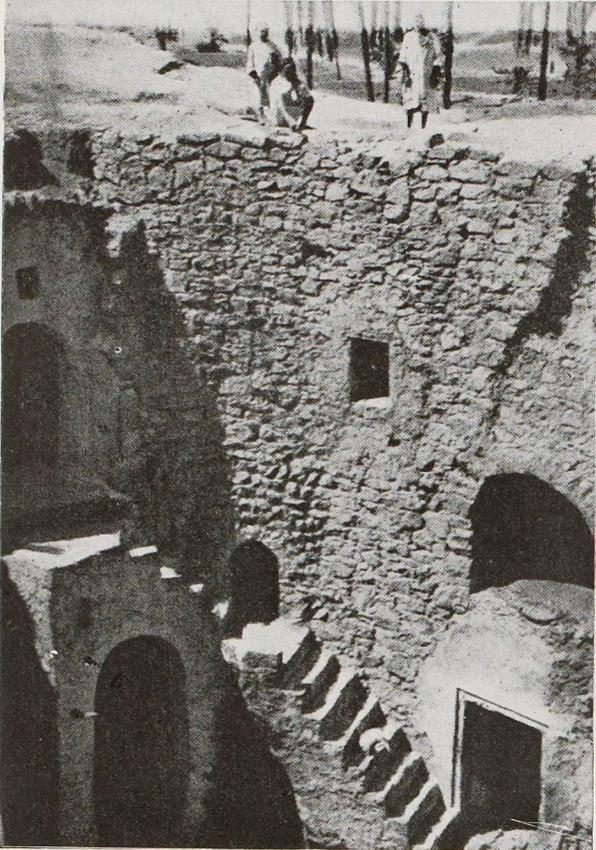
Dans le Maroc occidental, on rencontre une forme assez spéciale de gourbi, la *nouala*, qui est un cylindre surmonté d'un cône en roseau ou en paille. Les constructions coniques, assez exceptionnelles dans l'Afrique du Nord, se retrouvent en quelques points du Sud-Tunisien et même en Kabylie ; mais là, elles

gourbis, généralement dispersés ou répartis par très petits groupes, comptent pour les préserver du pillage.

Le gourbi est moins confortable et moins sain que la tente, il témoigne d'un moindre bien-être. Si pauvre que soit le mobilier de la tente, celui du gourbi est encore plus misérable : quelques nattes d'alfa, quelques vases de terre, quelques plats de bois. La tente, à cause des flidjs nécessaires à sa construction, est relative-

ment chère. Le gourbi ne coûte rien, il suffit de se procurer des pierres, du bois et du *diss*, matériaux dont la valeur peut être évaluée à une vingtaine de francs. En quelques

pierre, une partie des indigènes habitaient des cavernes ou des grottes. Plus tard, les auteurs grecs et latins mentionnent assez souvent des troglodytes à proximité du Sahara ou dans le Sahara même. Aujourd'hui encore, beaucoup d'indigènes habitent des grottes ; d'autres se sont creusé des habitations sous la terre.



*Cl. J. Thomas.*

Matmata. Parois maçonnées pour retenir la terre et escalier d'accès aux chambres supérieures.

Les plus remarquables de ces demeures souterraines sont celles du pays des Matmatas, dans l'extrême Sud-Tunisien. Les indigènes ont tiré parti des qualités particulières du limon rouge qui couvre la région ; ce limon, très épais, est assez tendre pour être facile à creuser, assez résistant pour ne pas s'ébouler et se tenir en parois verticales, tout au moins dans un pays où il ne pleut presque jamais. Ils creusent dans cette terre des puits qui ont une dizaine de mètres de largeur avec une profondeur de 5 à 10 mètres ; le fond du puits constitue la cour de la maison, autour de laquelle s'ouvrent des chambres en nombre et de dimensions variables suivant l'importance et la richesse de

heures, il peut être démoli, la charpente et le mobilier placés sur le dos des bêtes de somme, et, le lendemain, un nouveau gourbi reconstruit. Les gens de la tente ne sont souvent pas riches ; mais il ne semble pas douteux que le gourbi recèle des misères bien plus atroces.

### III. — Les sédentaires.

#### Les maisons.

Au temps de la civilisation de la

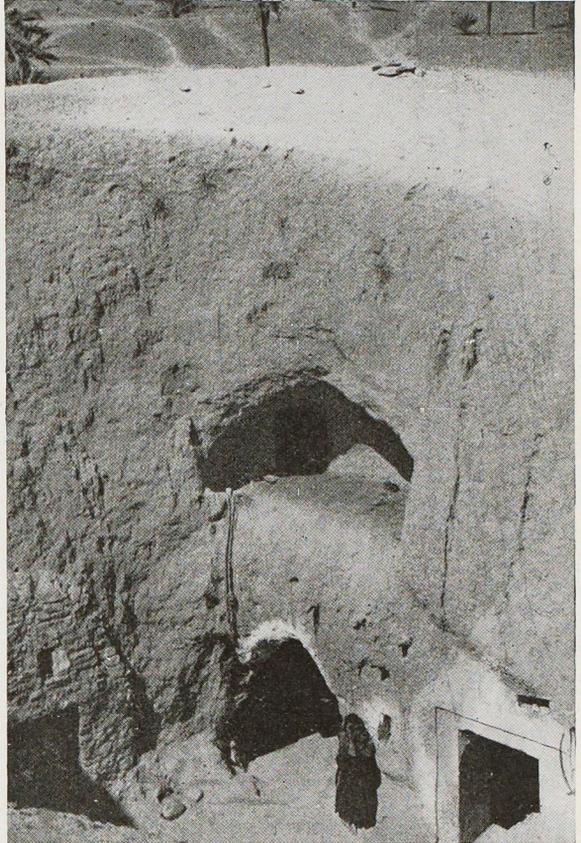
la famille, taillées elles aussi dans le limon. Ainsi les Matmatas n'habitent pas à proprement parler des cavernes : ils vivent au fond d'un trou. L'objectif essentiel de ces demeures souterraines paraît bien être la défense, la protection contre les nomades et les cavaliers. Le couloir d'accès, fort étroit, est facile à fermer. Au dire des indigènes, ces demeures sont en outre très fraîches en été. Cette fraîcheur se paie de quelques inconvénients ;

quand une averse vient à tomber, les cours intérieures deviennent des mares de boue, où nagent les poules, les paniers et les plats à couscous ; l'eau envahit les chambres et les couloirs.

Si le troglodytisme s'est conservé çà et là, c'est par la force des vieilles coutumes. Mais, malgré ces avantages, il est assez exceptionnel. La maison typique des sédentaires de l'Afrique du Nord est construite en terre ou en pierres et couverte en terrasse. En beaucoup d'endroits, d'ailleurs, les maisons à terrasses et les grottes sont associées, ces dernières ne servant plus dans ce cas que de greniers et de débarras.

La maison s'appelle *dar* en arabe, *akham* chez les Kabyles, *tiguemmi*, *taddert* ou *tazekka* dans d'autres dialectes berbères. Les murs sont en terre ou en pierre. Les murs de terre se font de deux manières. Tantôt on pétrit des sortes de pains, dits *toub*, dans lesquels l'argile est mélangée de paille hachée et de petits cailloux pour lui donner plus de consistance ; après avoir exposé ces petits cubes au soleil pour les faire sécher, on les juxtapose et on les superpose comme nos maçons le font pour les briques. Tantôt on tasse de l'argile mouillée dans des coffrages en planches ; c'est la construction en pisé, connue dès l'époque carthaginoise. Dans certains pays, comme le Mzab, le Djerid, le Souf, le pisé, d'excellente qualité, devient une véritable maçonnerie, le *tichemt*. La construction en pierres est moins usitée ; les pierres ne sont pas liées avec du

mortier, mais on bouche les interstices avec de la boue argileuse. Dans l'Aurès, le mur est partagé de place en place par des assises de bois qui

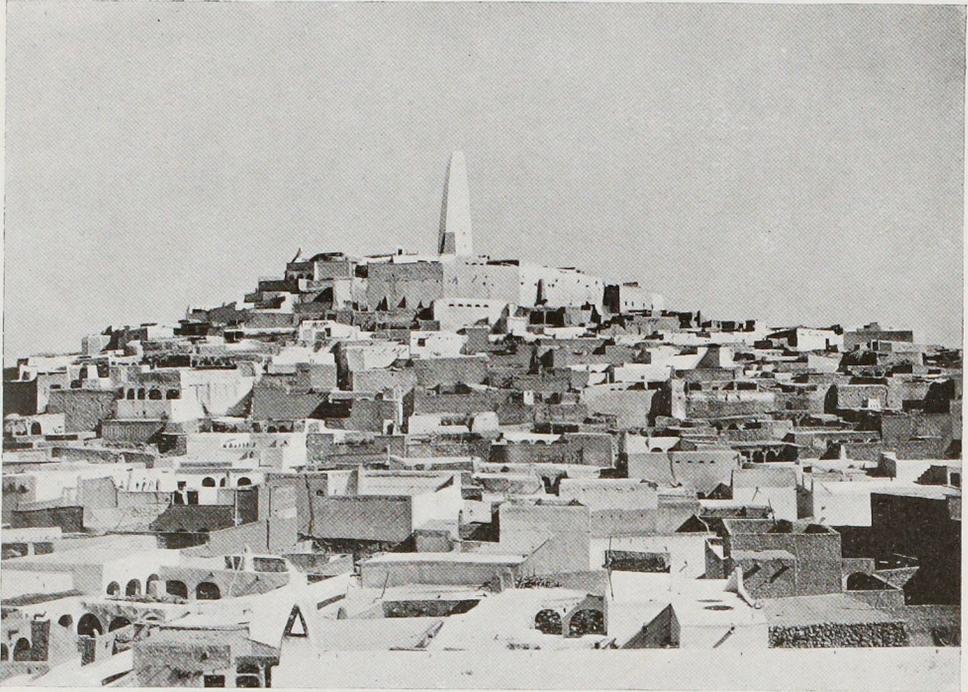


C. J. Thomas.

Matmata. — Habitations souterraines. A 7 ou 8 mètres de profondeur, des pièces s'ouvrent dans le patio. D'autres forment un étage et servent de magasins à graines.

renforcent la construction ; c'est ce qu'on appelle la queue d'aronde, procédé auquel certains archéologues attachent une signification particulière ; il était, paraît-il, déjà usité à l'époque préhellénique dans la Méditerranée orientale et il l'est encore aujourd'hui en Abyssinie et dans l'Yémen.

Une série de piliers, simples troncs d'arbres écorcés, au sommet desquels est encastrée une solide traverse,



Ghardaïa. — Vue générale.

Cl. Off. Gov. gén. Algérie.

la *mesbaâ*, soutiennent la terrasse. Cette traverse rappelle une disposition des temples de l'ancienne Egypte. La terrasse est formée de terre bien battue, supportée par une couche de *diss*, reposant elle-même sur des perches de genévrier. La maison est plus longue que large, en forme de boîte à cigares, parce que les perches qui soutiennent la terrasse ne peuvent s'étendre beaucoup dans le sens de la largeur. Au Mزاب, la maison a ordinairement un étage. Au Souf, les maisons sont surmontées de voûtes et de coupes maçonnées; ce mode de couverture s'explique par le manque de bois et par la bonne qualité du plâtre, qui permet des constructions difficiles.

La maison à murs de terre et à toit en terrasse paraît venue d'Egypte par le Sahara; c'est la maison du fellah égyptien. Elle s'apparente aux

édifices en briques crues de la Mésopotamie; l'usage de la maison en terre est très ancien, aussi bien sur l'Euphrate que sur le Nil. Ce type de construction atteint d'ailleurs sa perfection dans les régions voisines du Sahara, au Djerid, au Mزاب, dans le Sud Marocain, ce qui plaide en faveur de son origine saharienne.

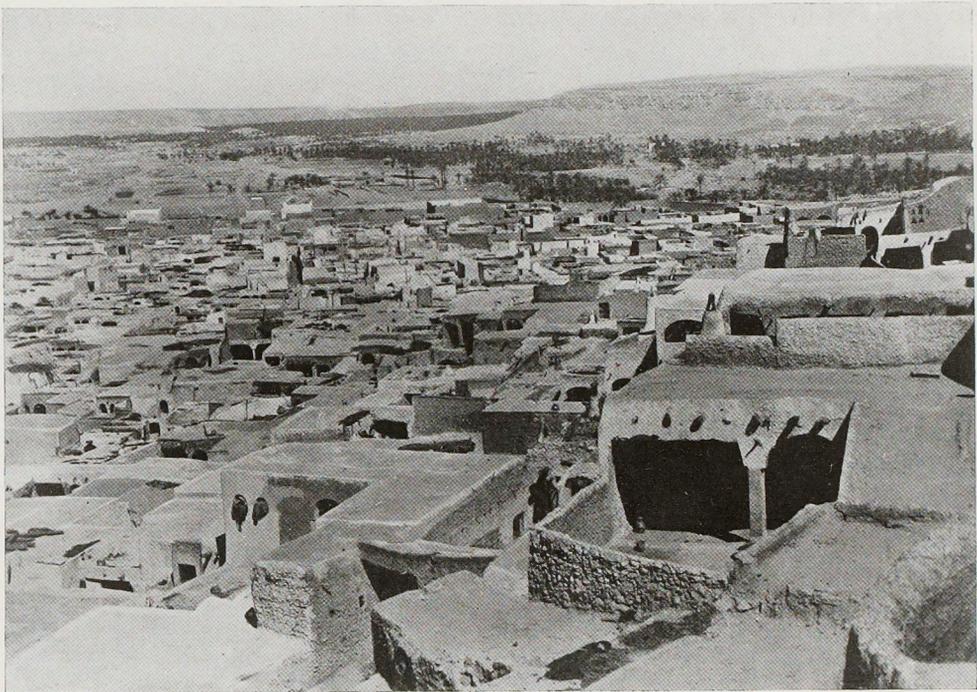
La terrasse protège mieux qu'un toit contre les températures excessives; elle résiste mieux aux vents violents; en été, elle offre un espace frais pour le repos du soir et le sommeil de la nuit; elle est un observatoire et au besoin un poste défensif. On y fait sécher les figes, les abricots, les piments rouges. Ce mode de couverture convient surtout aux climats chauds et secs, car la terrasse supporte mal les fortes chutes de neige et les pluies torrentielles. Cependant on le rencontre dans des régions où

l'on s'attendrait plutôt à trouver des toits, comme l'Aurès, certains villages du Djurjura, l'Atlas marocain. Visiblement, c'est l'architecture du pisé et le toit en terrasse qui constituent le mode de construction traditionnel de l'Afrique du Nord.

Le toit à double pente est inconnu dans tout le Sud ; il ne se rencontre que dans les régions du Nord et encore pas dans toutes. Beaucoup de ces régions n'ont pas dépassé d'ailleurs le stade du gourbi. Les maisons des Rifains sont ordinairement coiffées de toits de chaume, débordant largement sur chaque façade ; la couverture est parfois en *diss*, en palmier-nain, en plaques de liège. Dans les Beni-Snassen, sur le versant Nord, les toits sont à double pente ; sur le versant Sud, les maisons sont couvertes en terrasse.

La maison à toit de tuiles ne se

trouve que dans des districts assez limités. Rien ne contribue autant que leurs toits de tuiles rouges à donner aux villages de la Kabylie cette physionomie quasi européenne qui a tant frappé les observateurs et qu'ils ont même exagérée. La maison à toit de tuiles représente incontestablement un type plus récent, plus évolué que la maison à terrasse. Elle suppose l'industrie de la tuile, qui est fabriquée dans le pays même. La couverture de tuiles paraît bien être d'importation étrangère dans l'Afrique du Nord ; peut-être son usage doit-il être attribué aux Romains. Le vieux Ténès, Mila, Constantine et d'autres anciennes villes romaines où dominent les toits en tuiles témoignent en ce sens. En Tunisie, les villages fondés par les Andalous, comme Testour, Slouguia, sont également couverts en tuiles. On peut dire en somme que



Ghardaïa. — Vue sur la palmeraie.

c'est la maison des populations méditerranéennes et occidentales, la maison à terrasse étant celle des populations sahariennes et orientales.

La maison indigène n'a généralement qu'une chambre. La baie de la porte est la seule ou presque la seule ouverture; pas de fenêtres, seulement une ou plusieurs petites lucarnes ménagées dans le haut des murs. Pas de cheminée non plus; un trou circulaire creusé au milieu de la chambre constitue le foyer domestique ou *kanoun*; trois pierres y sont disposées en triangle pour porter les plats et les marmites. La fumée s'échappe par la porte ou par les lucarnes, quelquefois aussi par un trou s'ouvrant dans le toit.

Souvent, notamment en Kabylie, l'unique pièce de l'habitation est divisée en deux par un petit mur; une partie est habitée par la famille, l'autre sert d'écurie et d'étable pour les chevaux et les bœufs. Au-dessus

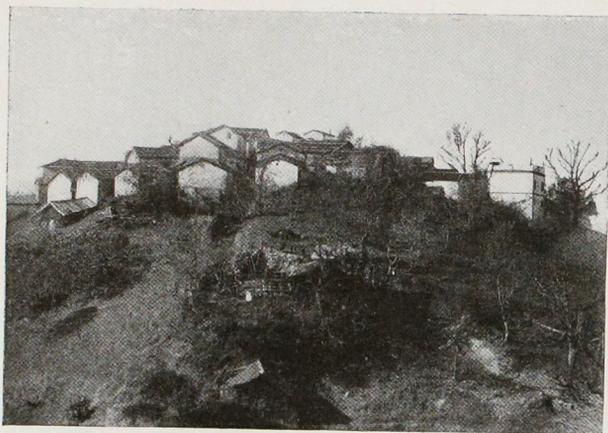
pas directement sur la campagne ou sur la rue du village. Elle est précédée d'une cour plus ou moins grande, qu'entourent un mur en pierre sèche, des épines de jujubiers ou une haie de figuiers de Barbarie. Cette cour isole le logis et le préserve des regards indiscrets. En général, la porte qui y donne accès n'est pas dans l'axe de celle de la maison. On parque la nuit dans cette cour les moutons et les chèvres.

Telle est la maison berbère dans sa forme la plus simple. Parfois, il existe plusieurs chambres isolées les unes des autres, mais reliées entre elles par des murailles formant une enceinte autour de la cour. Chacune de ces chambres abrite un ménage. Le désir d'un peu plus de bien-être a créé aussi dans quelques cas des locaux accessoires, relégué l'écurie et l'étable dans des bâtiments particuliers édifiés en branchages ou en pierre sèche; d'autres annexes sont des magasins,

des logements pour les serviteurs, des chambres pour les hôtes. De là des types de maisons assez variés. Les maisons ont quelquefois un étage ou une véranda; dans ce cas, le rez-de-chaussée est réservé aux bêtes, l'étage supérieur aux humains.

Dans le choix des emplacements de leurs habitations, les indigènes sédentaires de l'Afrique du Nord se sont montrés préoccupés avant tout de leur sécurité. En raison de l'anarchie

permanente, de l'état de guerre perpétuelle, des invasions réitérées, cette condition a toujours primé pour eux toutes les autres. Les nomades pratiquent le pillage ou s'y soustraient par leur mobilité; les habitants



Un village kabyle.

de l'écurie se trouve une soupente dans laquelle sont emmagasinés la provende des bêtes et les ustensiles de toute espèce. C'est là aussi que dorment les femmes et les enfants. La maison d'ordinaire ne s'ouvre



Un village de l'Aurès (Tagoust).

Cl. Off. Gouv. gén. Algérie.

des gourbis comptent sur leur misère pour être épargnés ; les sédentaires se réfugient dans des localités inaccessibles ou s'entourent de murailles défensives.

Il y a un nom qui revient souvent dans la nomenclature géographique de la Berbérie : c'est celui de *guelaâ* ou *kalaâ*, qui se retrouve dans Koléa, El Goléa, etc... Ce nom s'applique à des modes d'habitation très différents les uns des autres, mais désigne toujours un emplacement situé en haut de falaises abruptes. Quelquefois, la *guelaâ* n'est qu'un refuge temporaire en cas de danger, comme les *oppida* gaulois ; tel le plateau de la Mestoua, dans le massif du Bellezma, forteresse naturelle presque imprenable où les indigènes se sont souvent retirés, d'où ils ont bravé bien des conquérants, romains, arabes, turcs et français, et qui fut un des derniers refuges des insurgés en 1871. Une des *kalaâs*

les plus typiques est la Kalaâ-es-Senan, dans la Tunisie centrale, bloc de calcaire formidablement défendu ; on n'accède au village qui couronne la plate-forme que par un étroit escalier ; lorsque le bey leur faisait réclamer l'impôt, les habitants jetaient aux assiégeants un chien crevé en disant : « Voilà la *diffa* que nous envoyons à votre maître. » La Kalaâ des Beni-Abbès, dans la Kabylie des Babors, n'était également accessible que par un escalier taillé dans le roc. D'ailleurs, le site bien connu de Constantine, isolée de toutes parts par le profond ravin du Rummel et ne tenant au reste du pays que par un isthme étroit, réalise le type parfait de la *guelaâ*. Dans l'Aurès, les *guelaâ* sont d'une autre sorte ; ce sont des lieux d'emmagasinement, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure.

En Kabylie, les villages, appelés



Une Guelaâ dans l'Aurès.

*taddert*, couronnent les crêtes, et chacun d'eux est une petite place de guerre. Bien qu'il n'y ait pas à proprement parler de murailles et de fortifications, les maisons, liées les unes aux autres, tournent leur face aveugle vers le dehors et n'ont d'issue que sur les ruelles du village, de sorte qu'elles constituent une imprenable forteresse.

Dans le Sud, les maisons sont groupées dans des bourgs fortifiés appelés *ksour*, entourés de murs d'enceinte flanqués de tours d'angle. La plupart de ces ksours, les plus anciens surtout, sont établis dans des positions déjà défensives par elles-mêmes : lorsqu'ils se trouvent dans des vallées, c'est en haut de falaises qui surplombent et commandent le cours de l'oued. On retrouve dans tous les ksours du Sud cette disposition

des maisons qui les lie les unes aux autres, de manière à en faire une forteresse naturelle, que nous avons rencontrée en Kabylie. Lorsque les maisons s'étagent à flanc de coteau, elles constituent une série de plates-formes, la terrasse de l'une formant le plancher de l'autre ; de loin, l'aspect est celui d'une ruche avec des cellules. Les ksours qui, par exception, ne sont pas entourés de murailles, sont presque toujours des ksours maraboutiques ou des zaouïas, que la sainteté du lieu suffit à protéger. Dans l'Oued Dadès et dans quelques autres districts méridionaux du Maroc, au milieu des cultures se dressent des tours carrées en briques sèches de 10 à 12 mètres de hauteur, qu'on appelle *agueddin*. Du haut de ces tours, on fait le guet et on échange des coups de fusil. On retrouve

ces tours à Figuig et dans l'Aurès.

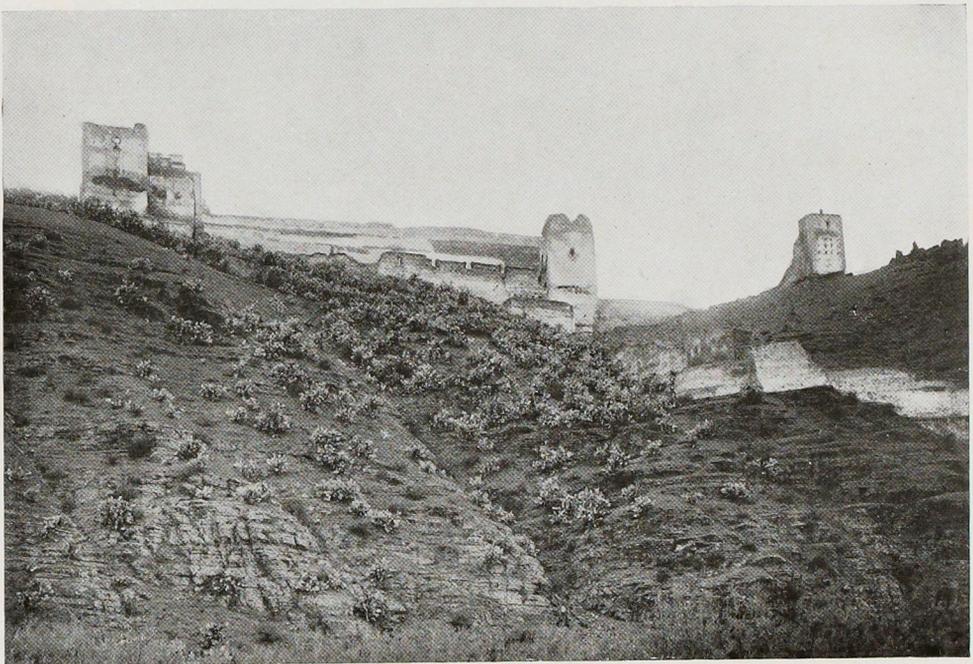
Au Mزاب, on observe une disposition assez particulière; les cités du Mزاب ont trois enceintes concentriques : dans l'une, la plus extérieure, habitent les musulmans non-mozabites, les chrétiens et les juifs; dans la seconde, les mozabites laïques; dans la troisième, les clercs ou *azzaben*; un minaret triangulaire placé au sommet surmonte cette forteresse ecclésiastique, à laquelle on n'accède que par une rue étroite et tortueuse, qu'il est facile d'intercepter.

Les maisons isolées dans la campagne sont rares. On en trouve cependant dans certaines régions : chez les Haha et les Chiadma, dans le Haut-Sous, dans le Rif, dans l'île de Djerba. A Djerba, les fermes ainsi dispersées sont fortifiées.

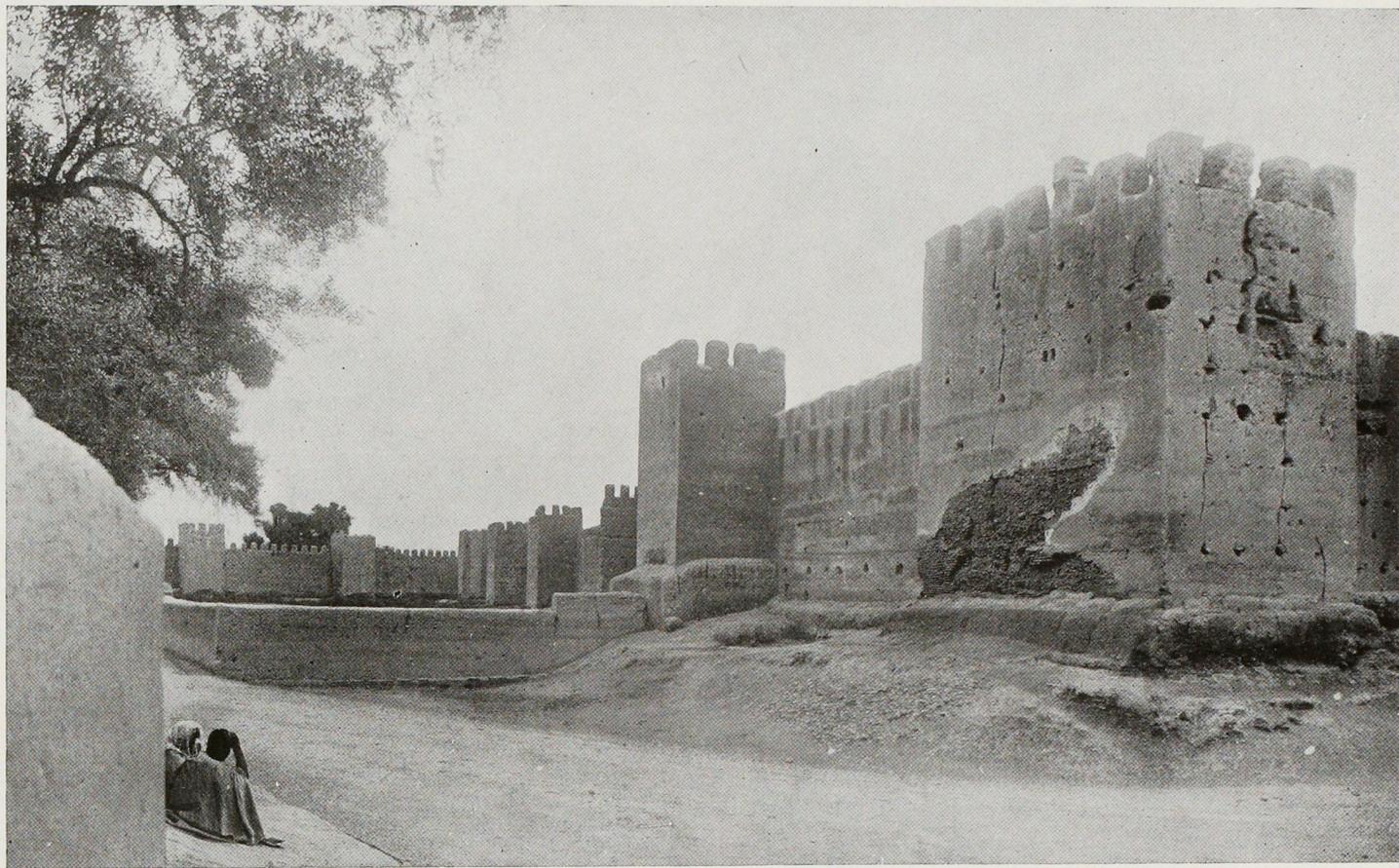
#### IV. — Châteaux et magasins.

Tandis que la Kabylie est, comme l'a dit Masqueray, un moyen âge

sans châteaux, on trouve dans le Sud-Ouest du Maroc, où ce qu'on appelle assez improprement la grande féodalité est très développé, des châteaux ou kasbas très nombreux et d'une architecture assez remarquable. Ces châteaux, appelés *tirremt* (diminutif d'*irrem*, forteresse), dérivent du type primitif de l'enclos carré flanqué de tours. Telles sont les forteresses du Mtougui, du Goundafi, du Glaoui, les châteaux de la région du Sous. Plus on s'avance vers le Sud, plus cette architecture se perfectionne, plus elle montre de recherche dans l'ornementation des fenêtres et des créneaux. Ces enceintes fortifiées sont d'importance très variable, simples rectangles de murailles en pisé ou véritables châteaux forts, dont les hautes courtines crénelées et flanquées de tours encadrent la maison du caïd, les habitations de ses serviteurs, le logement des hôtes, quelques magasins et boutiques, parfois une mosquée;



Une Kasba de caïd dans le Haut-Atlas marocain. Cl. Résidence Générale du Maroc.



Taroudant (Maroc). — Les remparts.

*Cl. Résidence Générale du Maroc.*

de vastes espaces vides servent de cours et d'écuries. Certaines de ces kasbas forment le centre d'agglomé-

pas strictement sédentaires. Lorsqu'ils quittent leurs demeures et leurs cultures pour reprendre la vie nomade



Cl. Résidence Générale du Maroc.

Une kasba de caïd à Skoura (Sud-Marocain).

mérations assez importantes, s'élevant à plusieurs milliers d'individus ; d'autres ne renferment que quelques centaines de personnes. Ces châteaux ont été décrits et étudiés par M. André Paris et par M. Robert Montagne ; ils ont grande allure dans leur cadre de sommets neigeux ; ils sont d'ailleurs encore plus beaux en photographie qu'en réalité. On ne connaît pas de châteaux de ce genre dans le reste de l'Afrique du Nord et il ne semble pas qu'il y en ait jamais eu.

Pour achever de passer en revue les différentes sortes d'habitations de la Berbérie, il reste à parler d'une catégorie assez singulière, elle aussi étroitement localisée, celle des châteaux-magasins, appelés *tirremt* et *aga-dir* au Maroc, *guelaâ* dans l'Aurès, *ghorfa* dans le Sud-Tunisien. Ces châteaux-magasins correspondent en général à des faits de semi-nomadisme. De même que tous les habitants de la tente ne sont pas nomades, tous les habitants de la maison ne sont

avec leurs troupeaux, ils emmagasinent leurs récoltes dans des constructions fortifiées. C'est en somme une variété de silos : au lieu de placer leurs réserves sous terre, ils les abritent dans des constructions élevées au-dessus du sol.

Dans tout le Moyen et le Haut-Atlas, du Tadla et des Aït-Youssi aux Glaoua, et dans les régions de l'oued Dra et de l'oued Ziz, chaque village, chaque fraction a un *tirremt* dans lequel les habitants entreposent leurs provisions et leurs richesses, chacun dans un local particulier dont il a la clef. Ces *tirremt* sont des constructions carrées s'élevant souvent jusqu'à 12 mètres et flanquées aux quatre angles de tours également carrées. Une seule porte en permet l'accès ; d'étroites meurtrières sont percées dans les murs, qui sont obliques, parce que le pisé n'aurait pas assez de solidité s'ils étaient verticaux, de sorte que le bâtiment a la forme d'un tronc de pyramide à parois légèrement inclinées.

Au Sud-Ouest, chez les Chleuh, une organisation analogue est celle des agadir, villages fortifiés dans lesquels la tribu tout entière emmagasine ses réserves. Chaque usager y a son magasin dont il a la clef. De larges pierres débordantes, solidement encastrées dans le mur, facilitent l'accès des chambres supérieures et jouent le rôle de marches d'escalier.

Les guelaâ de l'Aurès ont le même caractère d'entrepôt que les tirremt et les agadir du Sud-Marocain. Elles s'élèvent en général au-dessus du village, pour lequel elles constituent le réduit de la défense, l'équivalent du donjon de nos châteaux.

Enfin, dans le Sud-Tunisien, notamment à Médenine et à Métameur, des entrepôts du même genre sont connus sous le nom de ghorfas. Ce sont des constructions carénées à flancs courbes, longues et étroites. Les indigènes élèvent une série de voûtes de ce genre l'une à côté de l'autre; les voûtes terminées, ils ferment une des extrémités par une maçonnerie, l'autre par une porte massive, et voilà la ghorfa constituée. Ce premier édifice est-il rempli et insuffisant, ils construisent au-dessus un autre étage de voûtes de même longueur et de même largeur, puis un autre sur celui-là, et souvent ainsi quatre à cinq étages qui forment une manière de rocher creusé d'alvéoles. Ces galeries parallèles qui s'ouvrent les unes au-dessus des autres au flanc d'un mur vertical rappellent les grottes des Matmata; elles semblent dériver de ces cavernes, dont elles ont conservé l'architecture en les projetant en quelque sorte à l'air libre.

Les ghorfas répondent aux mêmes nécessités et servent aux mêmes usages que les guelaâ de l'Aurès et les tirremt du Maroc; ce sont des magasins et des greniers, les coffres-forts

des nomades; il y enferment leur avoir pendant la période de l'année où ils se déplacent avec leurs troupeaux. Chaque fraction de tribu possède sa cour, dans laquelle chaque famille a sa cellule. C'est là qu'elle met ses grains, ses figues, ses dattes, son huile. Des pierres en saillie fichées dans le mur servent d'escalier et ce n'est pas chose facile dans ces conditions que de monter une jarre d'huile au cinquième étage. Chaque cour a son gardien payé par les intéressés. En temps de paix, les ghorfas sont à peu près inhabitées, les propriétaires n'y résident pas.

Ainsi, on trouve chez les populations de l'Extrême-Sud-Tunisien à la fois des grottes, des ghorfas, et des maisons à terrasses perchées sur des sommets inaccessibles. Il y a chez elles, comme le dit Pervinquière, des fousseurs et des grimpeurs. Les divers procédés de construction ont d'ailleurs toujours le même objectif : la sécurité.

#### V. — La maison urbaine.

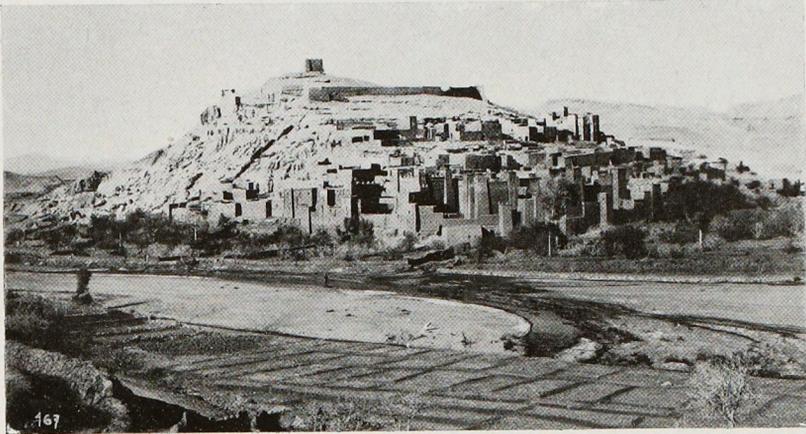
On passe par des transitions insensibles du gros village à la petite ville, de l'habitation rurale à l'habitation urbaine. Les ksours du Djérid, du Mzab, de Figuig, bien qu'habités par des cultivateurs, ont déjà par certains côtés un caractère urbain.

La vie urbaine est très ancienne dans l'Afrique du Nord, mais elle ne paraît pas être d'origine indigène. Les vraies grandes villes ont été surtout, suivant les époques, phéniciennes, romaines, arabes, turques, andalouses, rarement berbères.

D'un bout à l'autre de la Berbérie, on retrouve, avec de très légères nuances, les mêmes formes de vie urbaine. Ce n'est pas seulement de Fès à Tunis que se remarquent ces

similitudes : c'est jusqu'à Brousse, jusqu'à Damas, jusqu'à Samarcande. Ces ressemblances sont dues aux conditions du climat, à soleil ardent et à pluies rares, et aux habitudes sociales qui imposent notamment la

accès. Quand on a franchi la porte de la rue, on entre dans un vestibule garni de bancs des deux côtés, la *sqiiffa*. C'est là que le visiteur s'assoit en attendant que le maître de la maison ait « fait le chemin »,



Cl. Résidence Générale du Maroc.

Aït-ben-Addou (Sud-Marocain).

claustration de la femme. Il faut remarquer que cette claustration n'a nullement été introduite par l'Islam ; elle lui est bien antérieure ; c'est une coutume du plus vieil Orient.

L'aménagement de la maison urbaine répond à un double besoin : en premier lieu, dérober aux passants et même aux visiteurs la vue de l'intimité du maître et surtout de ses femmes ; en second lieu, se garantir de la chaleur, du soleil et de la poussière, s'assurer le maximum de fraîcheur. La maison n'a pas de façade ni d'ouverture sur l'extérieur. Elle ne peut jamais être trop laide, trop pauvre, trop informe au dehors, trop délicieuse au dedans. Toutes sont bâties sur le même modèle, la seule différence consiste dans les dimensions.

L'entrée est toujours placée de manière à masquer aux regards l'intérieur de la cour, dans laquelle un couloir coudé à angle droit donne

c'est-à-dire ait fait disparaître les femmes. On arrive ensuite dans la cour, autour de laquelle sont des galeries soutenues par des colonnes en pierre ou en marbre. Les chambres, indépendantes les unes des autres, donnent sur les quatre faces de la cour intérieure. Elles sont ordinairement blanchies à la chaux ; le plafond est formé par des poutrelles en bois de cèdre ou de thuya. Dans les maisons riches, les murs sont ornés de carreaux de faïence et divers détails témoignent d'un souci d'art et de décoration. Le mobilier se compose de tapis, de matelas, de couvertures, de coffres, d'étagères, de glaces ; à l'extrémité de la chambre, un divan servant de siège le jour, de lit la nuit ; de grands coffres de bois peint renfermant les vêtements et les bijoux des femmes. Des objets de provenance européenne, d'un parfait mauvais goût, se mêlent de

plus en plus aux objets indigènes.

On retrouve partout les mêmes organes essentiels : sguiffa, cour intérieure à ciel ouvert, bordée de galeries et limitée par des constructions sur les quatre côtés. Au Maroc, on distingue deux sortes d'habitations urbaines : la maison sans jardin ou *dar*, où la cour, pavée de céramiques, s'orne le plus souvent de vasques et de bassins ; le *riadh*, où le patio est remplacé par un terrain planté d'arbres et de fleurs. A Alger, la maison de ville, ordinairement à deux étages, se fait remarquer par

des avant-corps en encorbellement sur la rue. La campagne est parsemée de villas charmantes, car les Musulmans ont toujours été de grands amateurs de jardins, les femmes et le parfum des fleurs leur paraissant être les deux choses les plus souhaitables qu'il y ait au monde. A Tunis, certaines maisons ont de belles portes en fer à cheval décorées de clous ; quelques fenêtres ont des grilles ouvragées en saillie sur la rue, qui annoncent les moucharabiehs du Caire.

La maison moghrebine se distingue des maisons antiques et des maisons orientales par la proportion des chambres peu profondes et très larges. Elle se rattache, par sa distribution générale et par son plan, à la maison hellénistique plutôt qu'à la maison romaine, où l'atrium était une salle couverte percée d'une baie. C'est en somme, à quelques détails près, la maison traditionnelle de l'Orient.

La cité indigène comprend ordinairement trois parties : la *kasba*, résidence du gouverneur de la ville ou du souverain, quartier des casernes et des bureaux, généralement située sur un point culminant et un peu à part de l'agglomération ; le *mellah* ou ghetto, réservé aux juifs ; enfin, la *medina* proprement dite. Dans la medina, le quartier



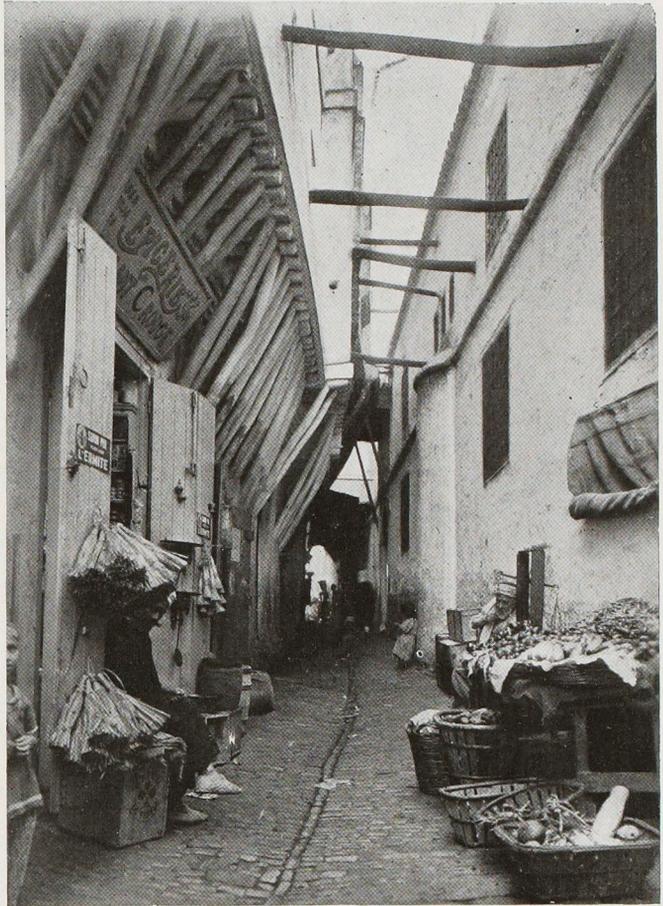
Alger. — Rue arabe

des affaires, le *souk* ou bazar, où l'on ne circule qu'à pied, est souvent formé de galeries couvertes, sur lesquelles s'ouvrent des boutiques, chaque corps de métier ayant son emplacement particulier. Les fortifications qui entourent les villes sont flanquées de tours et interrompues par des portes plus ou moins nombreuses. Ces portes sont, avec les mosquées et les fontaines, les principaux monuments que renferment les villes indigènes de l'Afrique du Nord.

#### VI. — L'évolution de l'habitation indigène.

En même temps que les indigènes de l'Afrique du Nord ont évolué et évoluent tous les jours au contact de la population européenne, leurs modes d'habitation se sont transformés.

A l'époque de la conquête de l'Algérie, certains officiers invitèrent les nomades à se construire des maisons. Ceux-ci s'empressèrent d'obéir à un conseil qu'ils considéraient comme un ordre. Ils bâtirent des maisons, mais dressèrent leurs tentes à côté, et les chèvres, qui aiment à grimper, prirent possession de ces demeures, où l'on voyait leurs têtes à toutes les fenêtres. D'autres tentatives du même genre n'ont pas donné de meilleurs résultats, sans doute parce qu'elles étaient prématurées. Une transformation sociale n'est dura-



Une rue de la ville indigène à Alger.

ble que si elle est graduelle et dans une certaine mesure spontanée. Aujourd'hui, un siècle de domination française a singulièrement modifié les conditions et les transformations se produisent d'elles-mêmes.

Les modes d'habitation qui n'avaient pour raison d'être que l'insécurité sont appelés à disparaître. Les indigènes descendent de leurs guelaàs, sortent de leurs trous et de leurs grottes, abandonnent ceux de leurs ksours qui ne servaient qu'à se défendre contre les pillages. Dans la zone intermédiaire entre le Tell et la steppe, le nomadisme se restreint

et la culture reprend possession de territoires qui lui avaient été enlevés dans les époques troublées.

Si la transhumance demeure indispensable, il n'est plus nécessaire que toute la tribu en armes se déplace pour assurer la sécurité des troupeaux ; on les confie à des bergers, on « divise la tente », selon l'expression consacrée, ce qui est une innovation d'une portée considérable.

Les indigènes tendent à se fixer au sol, à remplacer la tente par le gourbi, le gourbi par la maison.

Les habitations isolées dans la campagne se multiplient ; autrefois, les *kanoun* kabyles interdisaient formellement d'habiter en dehors du village ; aujourd'hui, cette interdiction n'est plus observée ; le peintre Mammeri, par exemple, artiste indigène qui n'est pas sans mérite et dont le public parisien a pu apprécier les œuvres, s'est fait construire un atelier à l'écart de l'agglomération de son village. Bon nombre d'indigènes habitent des maisons européennes, construites par des maçons euro-

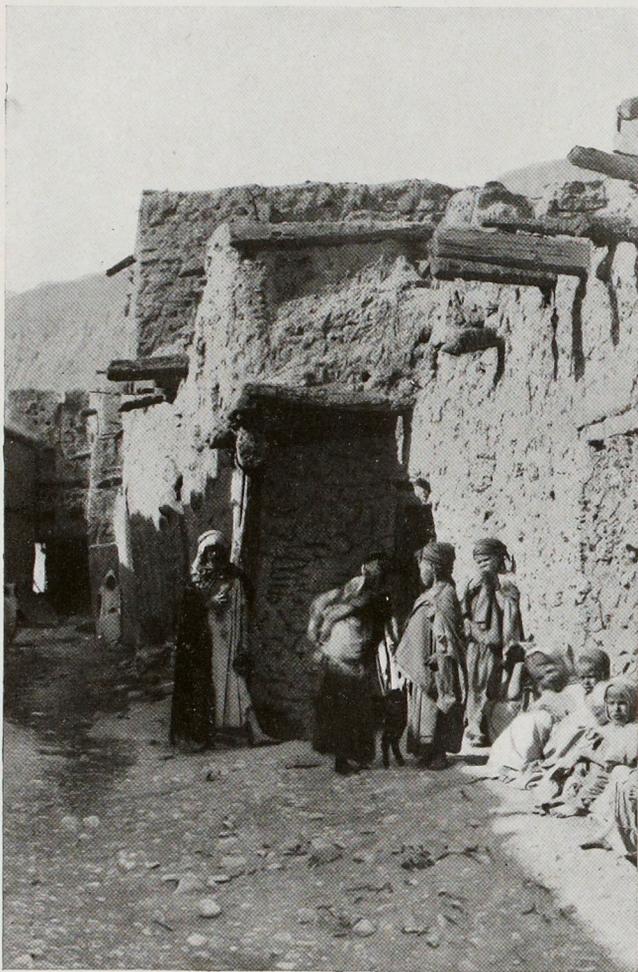
péens, et pourvues d'une cheminée. D'autres s'établissent dans des villages européens et dans les fermes des colons.

D'autres enfin affluent vers les villes européennes.

Ces transformations ne sont pas toutes également heureuses. Le remplacement de la tente par la maison est un progrès, mais il n'en est pas de même du remplacement de la tente par le gourbi. Il n'y a pas lieu non plus de s'applaudir de ce que les fellahs marocains, écrasés d'impôts trop lourds, abandonnent leurs terres pour venir grossir dans les villes le nombre des prolétaires et des chômeurs.

Dans l'ensemble, cependant, il ne paraît pas douteux que la condition sociale des indigènes et leurs habitations se sont améliorées.

Beaucoup d'entreprises agricoles et minières ont fait construire des loge-



Une ruelle à El Kantara.

ments pour les travailleurs indigènes. Certains colons ont installé des habitations, des infirmeries, des gouttes de lait. A Kourigha, l'Office chérifien des Phosphates a fait bâtir des habitations, un bain maure, un café maure avec cinéma. La Compagnie des Phosphates de Constantine en a fait autant au Kouif. A Sétif, sous l'inspiration du délégué financier, M. Charles Lévy, et du maire, M. Giraud, un joli village indigène a remplacé une agglomération d'ignobles gourbis ; ce village est composé de maisons louées 10 francs par mois ; elles sont éclairées à l'électricité moyennant 8 francs de plus ; au bout de cinquante ans les indigènes deviennent propriétaires. En d'autres points de l'Algérie, des essais de même genre sont entrepris et couronnés de succès. L'administration s'efforce d'encourager ce mouvement ; le gouvernement général a conçu tout un vaste programme d'habitations indigènes et en a commencé l'exécution.

L'amélioration du logement entraînera des progrès de toutes sortes, en particulier dans la condition de la femme. Sans doute le pittoresque y perdra, mais nous ne sommes pas venus dans l'Afrique du Nord uniquement pour y faire de la littérature, y restaurer des mosquées et y promener des touristes. Les populations rurales, trop souvent négligées au profit des populations des villes, plus bruyantes et plus promptes à faire valoir leurs revendications politiques, méritent toute notre sollicitude ; leurs besoins et leurs aspirations sont beaucoup plus intéressants que ceux de quelques citadins grisés de phraséologie creuse. En améliorant la condition des paysans indigènes de l'Afrique du Nord, moins vaniteux, moins imperméables à notre influence que les citadins, nous assurerons de plus en plus notre emprise sur ces beaux pays et nous leur préparerons un avenir de prospérité par la collaboration des populations diverses qui vivent sur leur sol.



*Cl. Ag. Economique de l'Algérie.*

Un coin du port d'Alger, avec maisons à terrasses.

# VARIÉTÉS

---

## ANIMAUX DE PARC.

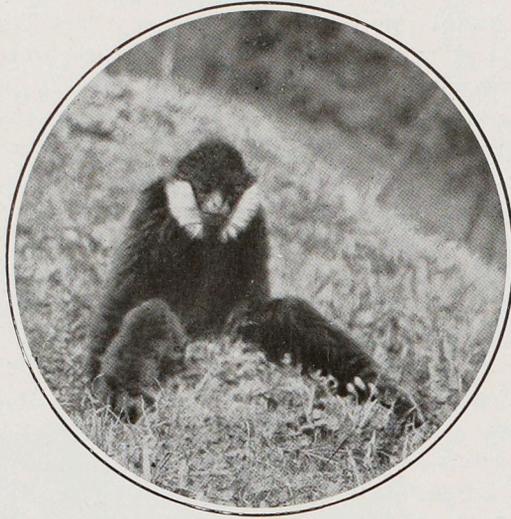
Lorsque l'on tient à conserver un aspect attrayant aux différentes parties d'une propriété, il faut être fort prudent en y introduisant des animaux.

On peut, à mon avis, diviser en trois catégories les accommodations destinées à recevoir des bêtes en liberté, tout au moins apparente, c'est-à-dire

dans des espaces assez vastes, entourés de grillages ou murs de 2 m. 50 de hauteur, avec au moins 0 m. 50 dans le sol, le tout invisible, ou à peu près. Ces clôtures, bien entendu, doivent être d'une solidité en rapport avec la force des animaux qu'elles sont destinées à contenir.

Il y a d'abord le grand parc, ou parc aux cerfs (le *deer park* des Anglais). Il doit être aussi vaste que possible, de 15 hectares au minimum, et pouvant aller jusqu'à plusieurs centaines ou même milliers. S'il est bien peuplé, il faut s'attendre à ce qu'il n'y reste plus que de l'herbe et de gros arbres ; les buissons et les jeunes plantes auront été impitoyablement détruits, leurs feuilles et leur écorce mangées. Il faudra donc garantir tous ceux que l'on voudra conserver ou planter, tout comme on le ferait contre des bestiaux et des chevaux.

Toutes les espèces de Cerfs, sauf les

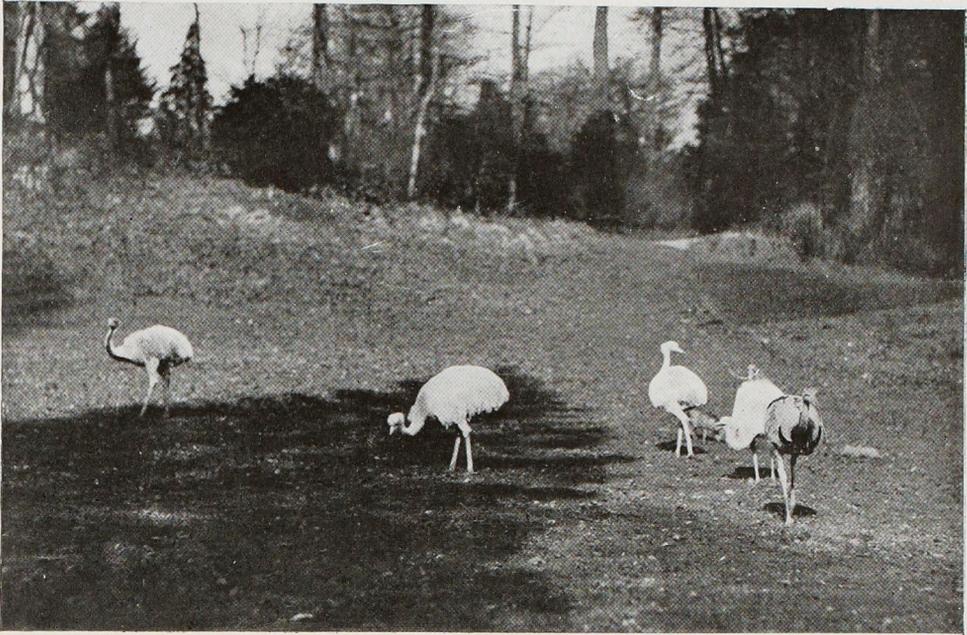


Gibbon en liberté dans le parc de Clères.

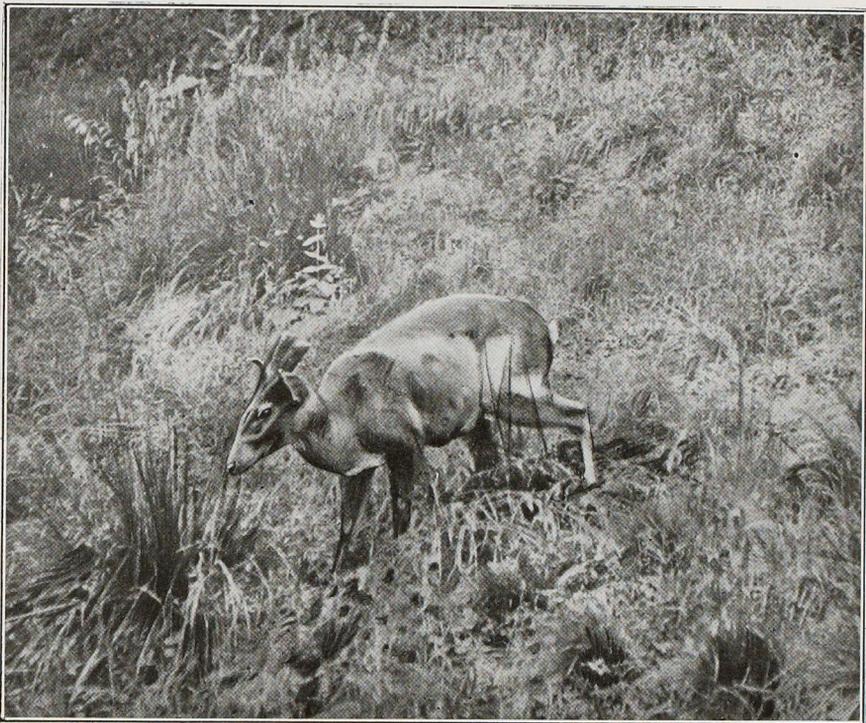
toutes petites, quelques grandes Antilopes (Cobes, Élans du Cap), les Lamas, les Bisons, les différents Mouflons sont indiqués pour ces grands parcs, dont il n'existe plus que peu d'exemples en France, malheureusement, mais qui sont encore nombreux en Angleterre. On trouve beaucoup plus souvent des parcs moyens, entourant les ha-

bitations, où il est agréable d'entretenir des animaux qui n'endommagent pas sérieusement la végétation tout en ajoutant un attrait considérable au paysage. Il faut toutefois se résigner à prévoir que tout quadrupède, ruminant ou rongeur, mangera les feuilles et les jeunes pousses de la plupart des arbustes et les plantes tendres. Toutefois, les espèces suivantes, en particulier, demeurent indemnes : rhododendrons, azalées, hortensias, divers berberis, mahonias, millepertuis, romarins ; le sureau et la symphorine sont rarement touchés ; quant au buis, aucun animal ne le broute, et il constitue le meilleur couvert possible pour un parc habité par des ruminants.

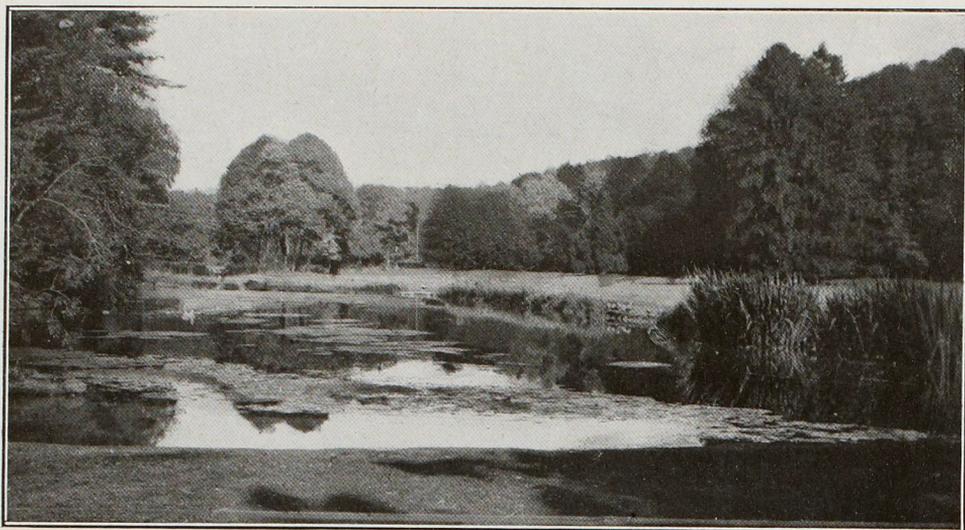
Les conifères ne sont pas mangés en été, mais en hiver, lorsqu'il n'y a plus autre chose, ils sont tous attaqués ; il faudra donc protéger les jeunes plantes. Les mammifères suivants sont indiqués pour un tel parc : Cervules Muntjacs et de Reeves, Hydropotes, Antilopes



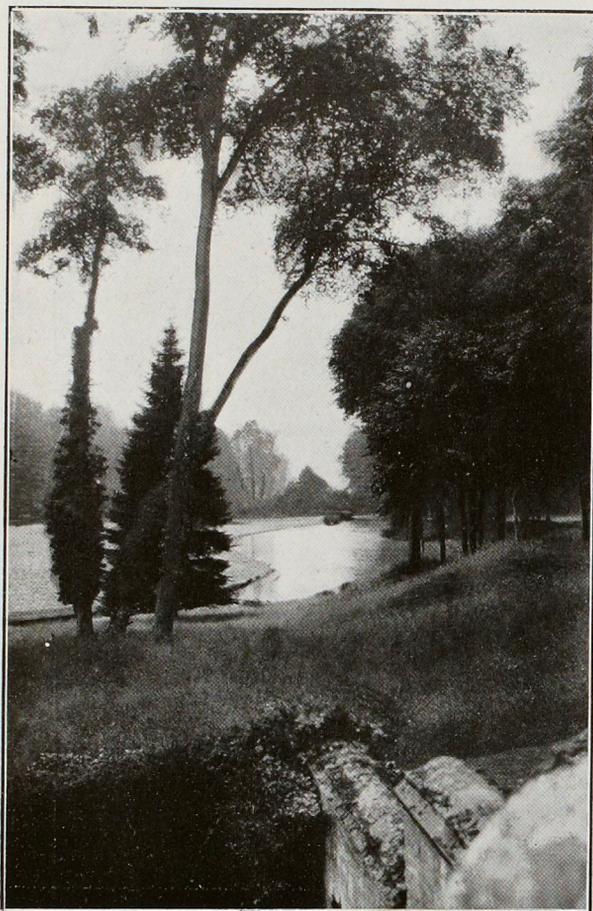
Nandous, à Clères.



Un Cerf muntjac, à Clères.



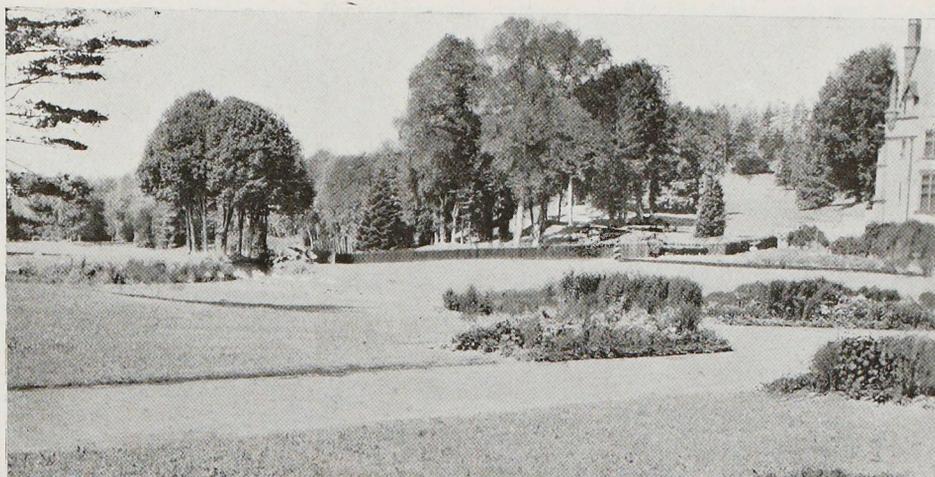
Le lac de Clères, fréquenté par de nombreux oiseaux.



Une vue du parc de Clères, habité par de nombreux mammifères et oiseaux.

cervicapres, Kangourous, Maras. On y joint des oiseaux : Nandous, Grues diverses, Dindons sauvages, Paons, Pintades et Faisans divers, Lophophores, Coqs sauvages, et, s'il y a de l'eau, toutes sortes de Canards, de Cygnes et d'Oies. On prendra toutefois la précaution d'écarter les espèces insociables et dangereuses pour leurs compagnons.

Enfin, il est charmant d'avoir quelques bêtes dans un jardin proprement dit, où les plantes à fleurs et les arbustes tiennent la première place. Tous les mammifères sont à proscrire, sauf peut-être les Gibbons, mais de nombreux oiseaux conviennent parfaitement. S'il existe une pièce d'eau ou un bassin, on peut y mettre des Palmipèdes, proportionnés en nombre et en taille à l'espace qui leur est dévolu. Les seuls végétaux qu'ils puissent endommager sont les nymphéas et autres plantes



A Clères, le jardin où flamants et palmipèdes ne causent aucun dégât aux fleurs.

aquatiques, qu'il faudra protéger.

Les Flamants ne touchent pas ces dernières et ce sont les plus recommandables des oiseaux de jardin ; il faut seulement les enfermer lorsque l'eau est gelée ; si elle est suffisamment courante pour ne pas prendre, on peut les laisser dehors tout l'hiver.

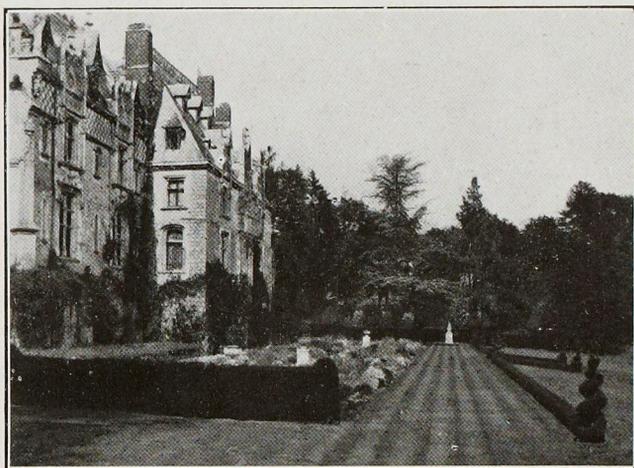
Les Grues de Numidie, couronnées et de Stanley, sont là à leur place, car elles ne piochent pas la terre, comme le font les grandes espèces.

Divers Faisans et autres Gallinacés, en particulier les Perdrix chukar, les Agamis, les Cariamas, différents petits Echasiers, les Aigrettes garzettes et les Garde-Bœufs conviennent aussi fort bien. Enfin, au prix de quelques précautions, on peut lâcher en pleine liberté certaines Perruches, Colombes, certains Passereaux, qui ne s'éloignent pas et produisent le meilleur effet.

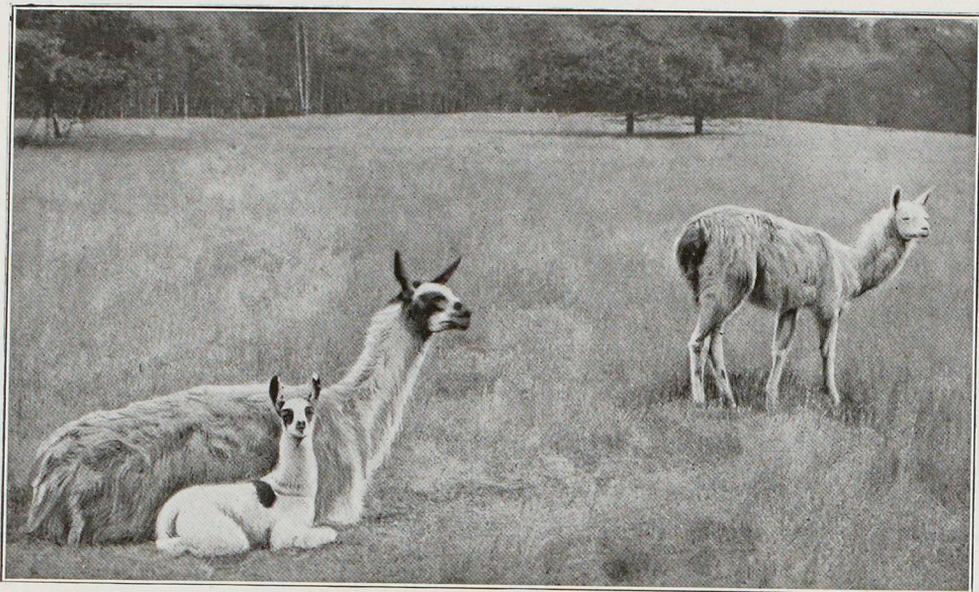
La plupart des Antilopes africaines, en dehors des Cobes, des Élans du Cap et des Sitatungas, sont contre-indiquées pour le parc, car elles ne sup-

portent ni le froid ni l'humidité de notre climat. Il faut les installer dans des enclos pourvus d'abris. Il en est de même des Zèbres. Les Gnous sont rustiques, mais dangereux, et doivent être isolés. C'est aussi le cas des Autruches, des Casoars et des Emeus.

A Clères, je possède les trois genres d'installations dont nous venons de parler, et, de plus, des enclos particuliers. Les quelques informations que je donne ici sont le résultat d'expériences personnelles, parfois fâcheuses. C'est ainsi que j'ai dû expulser du parc



Le jardin de Clères, que les oiseaux n'endommagent pas.



Lamas dans le parc de M. A. Ezra, à Foxwarren.

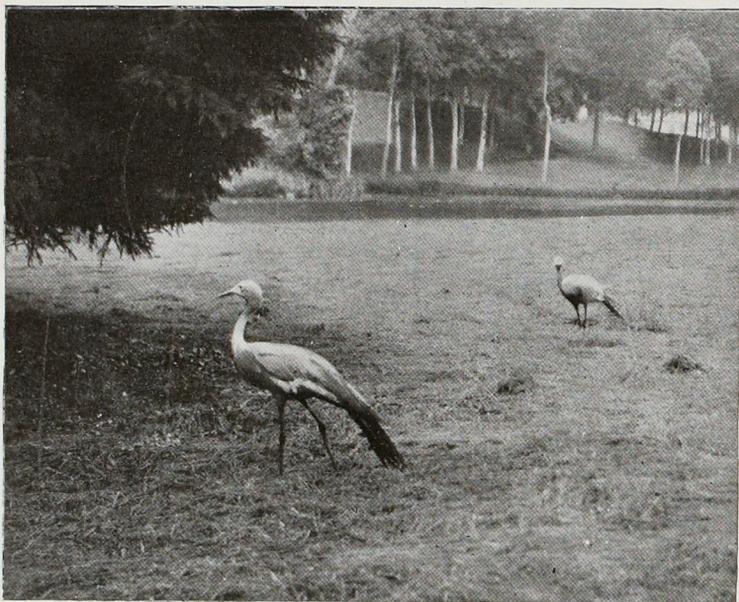
ordinaire les Cerfs axis, sikas et pseudaxis, qui mangeaient les écorces des arbustes, et abandonner l'espoir d'y conserver en bon état les différents Guibs, Céphalophes et Gazelles, comme

les grandes espèces de Kangourous, qui proviennent des régions sèches et chaudes de l'Australie.

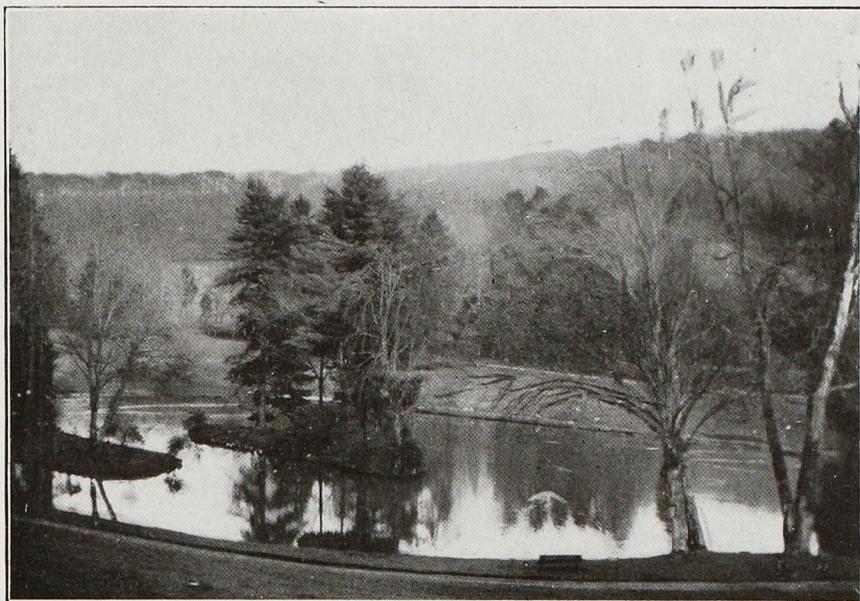
Un point important est d'éviter les animaux dangereux. Les mâles de toutes

les espèces, s'ils sont apprivoisés, le deviennent tôt ou tard. Il faut donc se méfier des exemplaires familiers, et éviter que les autres le deviennent. Tous ceux qui sont élevés en liberté dans le parc demeurent toujours assez inquiets pour ne pas devenir méchants.

On doit aussi se résigner à très peu voir, au début, les animaux que l'on



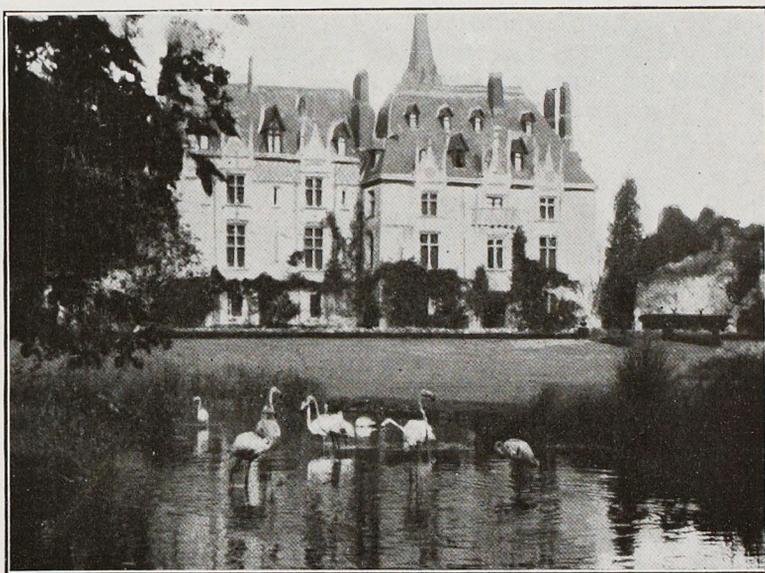
Clères. — Grues de Stanley.



Autre vue du lac, habité par des centaines de palmipèdes.

introduit chez soi. Il faut environ un an pour qu'ils s'habituent vraiment à leur nouvelle demeure et perdent toute leur frayeur ; on peut ensuite les contempler à loisir et en profiter pleinement. Avec un peu de soin et d'imagination, et

en utilisant les conseils que notre société se fait un plaisir de donner à ses membres, chacun peut transformer sa propriété en une sorte de paradis terrestre, différent suivant les circonstances, mais toujours séduisant. J. DELACOUR.



Flamants, à Clères.

## L'HOMME FOSSILE D'ASSELAR

Le 20 décembre 1927, deux naturalistes de la mission saharienne Augiéras-Draper, MM. Besnard et Monod, découvraient en plein Sahara, à proximité de la vallée morte du Tilemsi, affluent du Niger, non loin du poste d'Asselar, un squelette humain, remarquable, dès l'abord, par son degré très élevé de fossilisation.

En attendant une description détaillée que les professeurs M. Boule et H. Vallois vont consacrer à ce squelette dans les *Archives de l'Institut de Paléontologie humaine*, une note préliminaire, due à M. le professeur Boule, a été insérée dans le beau volume consacré à la mission et que vient d'éditer la Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales (*D'Algérie au Sénégal. Mission Augiéras-Draper 1927-1928*, 1 vol. 296 p. 1931. — Note sur l'homme fossile, p. 255-257).

L'homme fossile d'Asselar a été extrait d'une formation sableuse et gréseuse renfermant des coquilles de Mollusques, des ossements de grands Poissons, de Crocodiles, de Mammifères (Phacochères, notamment). Cette formation remonte très probablement au moins aux temps pleistocènes, à une époque où un cours d'eau important alimenté d'affluents, dont les eaux étaient peuplées de toute une faune aquatique, irriguait la vallée du Tilemsi. Ses rives étaient fréquentées par de nombreux mammifères.

Le squelette, celui d'un sujet masculin d'un âge assez avancé, est à peu près complet. Le crâne est nettement dolichocéphale, à voûte élevée. La face est caractérisée par la projection en avant des pommettes et l'aplatissement de la racine du nez, lequel est large (phatyrhinien). Le maxillaire supérieur, un peu prognathe, a été l'objet d'une mutilation alvéolo-dentaire.

Les os des membres sont grêles ; leur longueur est très grande par rapport au tronc ; les avant-bras et les jambes sont particulièrement développés par rapport aux bras et aux cuisses. Ce squelette est

celui d'un individu de grande taille (1 m. 70).

Le squelette d'Asselar offre des affinités nègres ou négroïdes qui le différencient du type anthropologique des peuples de l'Afrique du Nord et en même temps des Touareg sahariens. S'il rappelle le type nègre soudanais, il s'en différencie cependant par des caractères qui le rapprochent à leur tour du type Bautou et notamment des Bautous du Sud-Africain. D'autre part, il offre des ressemblances avec les Hottentots. En somme l'homme fossile d'Asselar n'appartient à aucun des groupes ethniques qui entourent aujourd'hui le Sahara et « se place plutôt à côté de deux races occupant actuellement le Sud de l'Afrique ». La découverte est donc des plus intéressantes et nous avons pensé qu'il était bon de la signaler dès maintenant aux lecteurs de *La Terre et la Vie*, d'après la note du professeur M. Boule. Elle prouve à nouveau que des populations actuellement sud-africaines s'étendaient bien au nord de la grande forêt tropicale et contribue à jalonner les grands mouvements des populations africaines aux temps préhistoriques.

LE PAVILLON DE LA FAUNE  
INDOCHINOISE  
A L'EXPOSITION COLONIALE

Chacune des colonies françaises, à l'Exposition de Paris, a tenu à faire étalage de toutes ses ressources, et il était naturel que leur faune fût une des attractions de ces pays lointains que l'on tint à montrer au public de la métropole.

A mon dernier séjour en Extrême-Orient, M. le Gouverneur général de l'Indochine me demanda d'ajouter à mes recherches scientifiques le soin de réunir des échantillons des espèces les plus frappantes et de les faire monter en groupes biologiques dans un pavillon spécial de l'Exposition.

Je me suis donc efforcé de réunir et de montrer aux visiteurs un nombre restreint, mais choisi, de représentants de notre magnifique faune de Vertébrés supérieurs, Mammifères et Oiseaux.

Le groupe principal reproduit, quelque peu concentrée, une scène de vie animale du Sud de l'Annam, reconstituée dans son cadre naturel. On y voit un Taureau gaur, le plus grand bovidé actuel, des Cerfs d'Eld, Cochon et Muntjac ; un Tigre ; plusieurs Singes particuliers au pays ; un Argus Rheinarte, à l'immense queue, et un choix des Oiseaux et des Mammifères les plus représentatifs de la région.

Dans un coin du pavillon, des rochers et des arbres rappellent les splendides montagnes du Haut-Tonkin, avec un Capricorne, des Gibbons, un Macaque, un Tragopan, des Faisans, des Perdrix et d'autres oiseaux de ce beau pays, l'un des plus pittoresques du monde.

En face, c'est un marais, tel qu'on en trouve au Cambodge et en Cochinchine, avec ses oiseaux aquatiques.

L'art du montage et du groupement de M. A. Boudarel, assistant du Muséum, et des autres préparateurs de la chaire

de Mammalogie et Ornithologie, M. Lhomond, en particulier, mis à notre disposition, en dehors de leurs heures de travail, par M. le professeur E. Bourdelle, et le talent décorateur de Mme Chanteaud-Chabas, ont permis de réaliser un ensemble aussi satisfaisant que les permettaient l'espace dévolu et les ressources accordées, tandis que les trophées de chasse de M. Millet et les conseils de cet excellent observateur, nous apportaient un appoint inappréciable. M. P. Jabouille, résident supérieur en Annam, mon ami et mon collaborateur en zoologie, m'a constamment aidé à réaliser cette petite exposition qui attire l'intérêt de la foule sur une faune d'une richesse et d'un attrait tout particuliers, qui a besoin, comme toutes les autres du reste, d'une protection active et efficace si nous voulons que nos petits-neveux puissent encore l'admirer et l'utiliser.

J. DELACOUR.



# NOUVELLES ET INFORMATIONS

---

Nous avons jusqu'ici tenu à informer nos lecteurs des efforts qui étaient faits pour rénover le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, et pour divulguer tout l'intérêt qu'offre cette science, trop délaissée chez nous, qu'est l'Ethnographie. Il nous avait été cependant impossible d'annoncer en temps utile l'inauguration, en juin dernier, de la Bibliothèque du Musée qui renferme environ 10.000 volumes et de rendre compte de la soirée, particulièrement brillante, de danses et de musique africaines, qui eut lieu au palais de l'A. O. F., à Vincennes.

Nous devons signaler aujourd'hui l'importante étude que, dans deux numéros des *Nouvelles Littéraires* (8 et 15 août 1931), M. Georges-Henri Rivière, sous-directeur du Musée du Trocadéro, vient de consacrer à l'état actuel de notre Musée, à ses besoins, à son avenir ; étude qui, par la manière dont elle est conçue et dont elle est écrite, justifie pleinement son titre : *Défense et illustration du Musée d'Ethnographie*. Il est de nombreux passages de ces articles qu'il est intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Tout d'abord l'auteur constate avec peine que pour se documenter, au point de vue ethnographique, sur Madagascar, il faut aller à Chicago, sur la Nouvelle-Calédonie, à Bâle, sur Tahiti, à Londres et à Oxford, sur les Nouvelles-Hébrides, à Cambridge, sur la Guadeloupe, à Washington.

Pour les collections indiennes ou de l'Indonésie ou du Congo belge, remarque encore M. Rivière, il faut s'adresser à Washington (National Museum), à New-York (Museum of Natu-

ral History, Heye Foundation), à Amsterdam, à Tervueren, etc.

Après ces pénibles constatations, l'auteur des articles en question nous convie à tourner nos regards vers les faits déjà substantiels qui nous permettent d'espérer. Notons parmi eux, qu'en trois ans de direction du professeur Rivet, le Musée a pu installer en tous lieux, lumière et force électriques, construire une grande galerie, installer un calorifère au mazout, aménager ses bureaux, équiper un laboratoire (le seul laboratoire de musée français doté d'une étuve de déparasitage), fonder et meubler une bibliothèque d'ethnologie de 10.000 volumes, enrichir ses collections de plus de 15.000 spécimens, organiser l'exposition des Indiens d'hier et d'aujourd'hui (juin 1931), l'exposition Frobenius (décembre 1930), l'exposition ethnographique des colonies françaises et des vélins coloniaux du Muséum, subventionner diverses conférences (docteur Frobenius chez Pleyel, docteur Maes à la Société de Géographie, etc...

Une telle prospérité ne vient point du budget officiel ! Car voici des chiffres intéressants :

« 100.000 francs par an..., pour éclairer chauffer, et pour voir aux frais de laboratoire..., de bibliothèque..., de bureau (2.000 lettres reçues, 2.000 lettres envoyées l'an passé), d'acquisitions nouvelles (le seul département d'ethnographie du British, qui s'estime pauvre, a pu disposer sur ce chapitre, l'an passé, de 400.000 francs), de missions scientifiques..., d'expositions temporaires..., d'enregistrement, d'ateliers et de propagande extérieure, enfin, publier un bul-

letin distribué gratuitement à 1.200 établissements ou personnes s'intéressant à l'ethnographie et des instructions pour collecteurs d'objets d'ethnographie, remises à tous ceux qui, qualifiés, en font demande. »

Et le manque de personnel? « Le Musée de Hambourg, musée de deuxième importance, comprend cinquante-trois agents (un directeur, cinq conservateurs, trois secrétaires, deux photographes, un bibliothécaire, quatre dessinateurs, un typographe, dix ouvriers techniciens, un magasinier, quatre ouvriers non spécialistes, un concierge, huit gardiens, douze femmes de ménage). Le Trocadéro, infiniment plus vaste, et le seul musée d'Etat consacré en France à l'ethnographie, ne comprend que onze agents, plus un sans traitement (un directeur sans traitement, un sous-directeur, un assistant, deux aides techniques, sept gardiens)... C'est sur l'argent des particuliers que nous employons, en outre, deux bibliothécaires, un secrétaire, un musicologue, un dessinateur, une aide technique adjointe, un comptable, un garde de nuit... »

Mais pénurie plus grave encore de matériel : « Conscients de nos responsabilités, nous faudra-t-il mettre toutes les collections en caisse, si nous ne sommes pas progressivement dotés, comme nous l'espérons, et pendant dix années consécutives, des 500.000 francs annuels qui nous sont nécessaires pour nous meubler en vitrines ?

Et si les crédits espérés affluent, voici les projets, conclusion de l'étude de M. G.-H. Rivière : « Un musée pour le public, clair, didactique, avec un bon choix d'objets typiques et un maximum

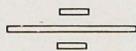
de documentation cartographique, graphique, photographique et même cinématographique, largement ouvert aux écoliers et aux groupements les plus divers — un musée pour les spécialistes, qui s'y livreront à l'étude des séries systématiquement emmagasinées.

« En attendant... nous monterons, l'été prochain, deux expositions : bronzes et ivoires du Bénin, avec la participation des grands musées et collections de l'étranger... ; ethnologie de la Nouvelle-Calédonie, présentation très élaborée et systématique de l'ancienne société canaque, de son milieu physique jusqu'à ses croyances les plus hautes, en passant par les techniques, les arts, les coutumes, la magie... »

\* \* \*

*Errata.* — Par suite d'une modification, au cours de la mise en pages, dans la disposition de l'*Index bibliographique* qui fait suite à l'intéressant article de M. E. Séguy, paru dans l'un de nos précédents numéros (N° 8, p. 385-396), la mention de l'éditeur ayant publié les ouvrages mentionnés a été involontairement omise. Il nous paraît nécessaire de préciser ici que ces publications ont toutes été éditées par P. Lechevalier, 12, rue de Tournon, Paris (6<sup>e</sup>).

Une erreur qui n'est pas imputable à la rédaction de la Revue, nous a fait attribuer à M. Rapine un cliché représentant un « groupe de Macareux sur l'île Rouzic » (*La Terre et la Vie*, n° 3, p. 185). C'est le véritable auteur de la photographie, M. Georges Olivier, d'Elbeuf, qui nous signale cette petite erreur dans une lettre courtoise. Nous rectifions bien volontiers.



# PARMI LES LIVRES

---

*Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques.* Musée d'Ethnographie (Muséum national d'Histoire naturelle) et Mission scientifique Dakar-Djibouti, Paris, Palais du Trocadéro, mai 1931. 1 brochure, 31 pages.

Voici une brochure claire, substantielle, établie selon un plan rigoureusement méthodique et scientifique, que nous nous devons de signaler à nos lecteurs.

Tout d'abord, des *Préliminaires* (p. 5-7) où nous apprenons ce qu'est l'ethnographie, qui s'incorpore dans l'ensemble des disciplines dont le faisceau constitue l'ethnologie (études des races, des civilisations, des langues du monde) et qui a pour objet essentiel l'étude de la civilisation matérielle : alimentation et habitation, habillement et parures, armes et instruments, chasse, pêche, culture, etc. Par delà la récolte des objets, l'ethnologue, du reste, doit avoir la préoccupation d'examiner le rôle que jouent ceux-ci dans la vie sociale ou individuelle, reliant sa propre enquête aux enquêtes anthropologiques, sociologiques, folkloristiques, linguistiques. Cette même partie de la brochure révèle encore, à ceux qui l'ignorent, l'utilité de l'ethnographie ; du point de vue purement spéculatif, du point de vue pratique aussi, en apportant « aux méthodes de colonisation une contribution indispensable »,... en rendant possible avec les populations indigènes « une collaboration plus féconde et plus humaine et conduisant ainsi à une exploitation plus rationnelle des richesses naturelles ». Il faut savoir aussi combien il est urgent, en présence des transformations qui s'opèrent dans les insti-

tutions, les langages et les métiers indigènes, de constituer des collections d'objets.

Le petit chapitre (I, p. 8-10) qui fait suite à ces préliminaires indique les *directives générales pour former une collection*, et, au sujet du *choix de l'objet*, nous retenons deux paragraphes qui mériteraient d'être cités en entier : *préjugé de la pureté du style ; préjugé de la rareté*. La pureté du style ? Elle n'existe point. « Tout est mélange, produit d'influences disparates, résultats de facteurs multiples. La Vénus de Milo elle-même n'est pas pure : ce chef-d'œuvre de la statuaire grecque représente une femme qui a le type nordique ». La rareté ? « Les objets les plus communs sont ceux qui en apprennent le plus sur une civilisation. Une boîte de conserves, par exemple, caractérise mieux nos sociétés que le bijou le plus somptueux ou que le timbre le plus rare. »

Après un paragraphe consacré à *l'étude de l'objet*, c'est le *classement pratique des objets ethnographiques*, petit chapitre (II, p. 10-23), si bien rédigé sous son caractère condensé, qu'on y puise plus que des directives : tout un enseignement en raccourci.

Des conseils sur *l'étiquetage* et la *documentation* (III, p. 23-25), des instructions sur *l'emballage* et la *préservation des spécimens* (IV, p. 26), des données sur la *photographie*, l'*orthographe phonétique*, quelques indications bibliographiques complètent cette brochure.

Tout voyageur, naturaliste ou non, tout administrateur des Colonies devront la posséder. Par sa présentation didactique, par tous les aperçus qu'elle ouvre, par l'esprit qui l'anime, elle est un modèle et se place très au-dessus de la plupart des « instructions », bien vieillottes, que nous possédions déjà touchant le domaine ethnographique.

G. PETIT.